



BUFFALO-BILL

Le Camp secret.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 74.

Prix: 25 Centimes.

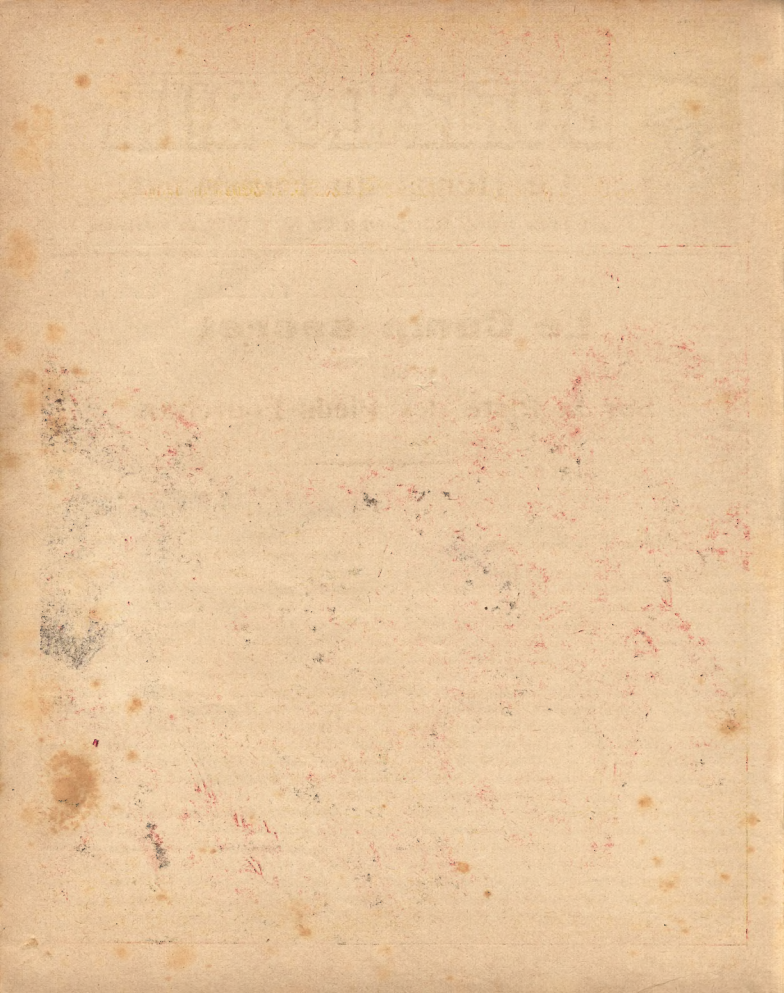
BUFFALO BILL'S SECRET CAMP

OR
TRAILING THE CLOVEN HOOF



BY THE
AUTHOR OF
"BUFFALO BILL"

Les deux carabines partirent presque à la fois, et l'outlaw tomba de sa selle.





BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Le Camp secret

ou

Sur la Piste des Pieds-Fourchus.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Vaillance de jeune Fille,

Les diligences qui desservait Last Chance, ville de mineurs située sur la frontière du Far-West, étaient plus souvent au péril qu'à l'honneur. Elles circulaient sur des routes abominables, dans une région morne, accidentée, ravagée par les Indiens et, — le pis de tout, — infestée par des bandes d'outlaws.

Il est vrai qu'à l'époque où s'ouvre notre récit, Buffalo Bill avait réussi à anéantir une de ces bandes après une lutte acharnée; mais le voyage n'en restait guère moins dangereux, à telles enseignes qu'aucun des conducteurs réguliers de la Compagnie de l'Overland ne voulait plus se charger de ce service. Cependant, un des scouts du grand éclaireur W. F. Cody, s'était offert comme volontaire. Après avoir parcouru heureusement la route, le brave Harding se disposait à reprendre le chemin de Last Chance. Il avait passé la nuit et changé de chevaux à Mollongon, le point terminus de son trajet. C'était une simple station de relais établie au point de jonction de plusieurs routes de diligences vers le sud et l'est; mais peu de voyageurs s'y rendaient, et, la veille,

Harding s'était couché en se demandant s'il ne serait pas obligé de repartir seul.

Toutefois, les diligences avec lesquelles la sienne correspondait apportèrent, le lendemain matin, un précieux courrier pour Last Chance et, à la surprise générale, une voyageuse. Cette voyageuse était voilée, mais on distinguait suffisamment ses traits pour reconnaître qu'elle était jeune et belle. Elle avait revêtu une tenue de voyage qui laissait deviner la perfection de ses formes. Ses bagages se réduisaient à une petite malle et à un équipement d'amazone.

Elle dit à l'agent de la compagnie qu'elle s'appelait Céleste Selton, et qu'elle se rendait au Far-West pour rechercher son père, dont elle n'avait pas eu de nouvelles depuis longtemps, et un ami nommé Bernard Brandon.

— Je vous ai écrit à ce sujet, Monsieur, ajouta-t-elle d'une voix mélodieuse; vous m'avez répondu que Bernard Brandon était parti d'ici pour gagner les mines de Last Chance; mais, comme les lettres que je lui ai adressées à cet endroit sont demeurées sans réponse, j'ai décidé de venir faire mon enquête sur place. Avez-vous appris quelque chose depuis?

L'agent parut troublé.

— Oui, vous avez entendu parler de lui, je le devine, fit-elle vivement.

— Je regrette d'avoir à vous dire qu'il a été blessé par des bandits sur la route de Last Chance, Miss. Du reste, voici Harding, le conducteur; interrogez-le, il vous expliquera cela mieux que moi.

Harding n'eut pas l'air enchanté de la mission, mais il apprit à la jeune fille que le voyageur à qui elle s'intéressait avait reçu une balle qui, ayant provoqué une commotion cérébrale, l'avait laissé dans un état de douce démente.

— Je vais le rejoindre. Quand partez-vous, Monsieur ?

— Cet après-midi, Miss. Mais le chemin est dangereux. Ne vaut-il pas mieux que vous attendiez ici, et que je le ramène ?

— Non, j'irai ; et s'il y a une place libre sur le siège, c'est celle-là que je choisis.

— Oh, la place ne manque pas dans ma diligence, personne n'ose plus circuler entre Last Chance et Mollogon.

— J'oserai, moi, Monsieur, répondit résolument la jeune fille.

Elle régla le prix de sa place, et, après avoir dîné à la maison de poste, elle grimpa lestement sur le siège, près de Harding.

Dès que la voiture fut sortie des limites du settlement, la voyageuse ôta sa voilette, et sa beauté extraordinaire fit une profonde impression sur le jeune conducteur. De son côté, la jeune fille ne fut pas longue à constater que son compagnon de route était singulièrement bien élevé pour un conducteur. Sa politesse, son évidente instruction et le courage dont il faisait preuve en acceptant de conduire la diligence lorsque rien ne l'y forçait prédisposaient la belle étrangère en sa faveur.

On atteignit la station de poste où la diligence devait passer la nuit. Pris au dépourvu par l'arrivée d'une voyageuse, le gardien n'eut d'autre ressource que de lui céder sa cabane et d'aller coucher avec Harding dans les dépendances des écuries, après avoir fait tout son possible pour procurer un bon repas à sa belle hôtesse.

— Quelle fameuse surprise ça va être pour ceux de Last Chance, pard ! dit le gardien à Harding. Les mineurs sont capables de l'adorer comme une déesse.

— Si nous arrivons à bon port, répondit le conducteur d'un ton soucieux. J'éprouve plus d'inquiétude que si j'étais seul, voyez-vous.

Le lendemain matin, la diligence se remit en route une demi-heure plus tôt que d'habitude, et Harding poussa ses chevaux à une allure plus rapide que celle à laquelle ils étaient accoutumés. Son intention était évidemment d'atteindre Dead Line, — l'endroit où les outlaws accomplissaient le plus souvent leurs sinistres exploits, — avec une certaine avance sur l'horaire, pour les mettre en défaut s'ils se proposaient de s'embusquer sur son passage.

— Vous ne sauriez imaginer quel chagrin je ressens de ce que vous m'avez apprise concernant Mr. Brandon, lui dit la jeune fille pendant la route. J'espère pourtant qu'avec des soins éclairés il pourra recouvrer la raison. C'est à ma prière qu'il a pris le chemin du Far-West. Il devait essayer de retrouver mon père, entraîné dans ce pays par de prétendus amis, et que de monstrueuses calomnies ont empêché depuis de reparaitre dans sa famille. On l'a représenté comme un infâme criminel ; mais je sais que c'est faux, et j'ai résolu de le ramener à la maison, près de ceux qui le chérissent. Le connaissez-vous ? Il s'appelle Andrew. Selton.

— Non, Miss Selton, je n'ai jamais entendu prononcer ce nom. Où était-il la dernière fois qu'il vous a donné signe de vie ?

— Il y a sept ans que je ne l'ai vu, et ses lettres me sont toujours arrivées avec de longs retards. La dernière venait de Mollogon. Il y disait qu'il avait fait fortune dans la région minière, et qu'il comptait nous rejoindre d'ici un an ou deux. Mais cette lettre ne m'a pas été remise directement. Ses ennemis et les miens ont pu en prendre connaissance, y répondre et machiner quelque odieux complot contre lui et moi. J'ai eu vent de leurs projets, et c'est alors que j'ai conjuré Mr. Brandon d'aller prévenir mon père.

« Quant à moi, élevée sur une plantation, je suis bonne écuycère, et je sais manier les armes à feu. Mon corps est fait aux fatigues de la vie de frontière, et je me sens capable de mener mon voyage à bien. Mais je vous fais là des confidences que je devrais garder pour moi, Mr. Harding.

— Oh, non ! vous n'aurez pas à regretter de m'avoir donné cette preuve de confiance. C'est de tout

mon cœur, Miss, que je ferai mon possible pour vous aider à réaliser vos desseins.

— Je n'en doute pas, et nous serons bons amis, j'espère. Mais pourquoi paraissez-vous si anxieux ?

— A parler franc, Miss, c'est pour vous que je ne suis pas rassuré. Nous approchons de Dead Line, la scène de tant de tragédies, et je préférerais vous voir dans l'intérieur de la voiture.

— Non ; je peux affronter les mêmes dangers que vous, mon ami, répondit la vaillante jeune fille, et je resterai là où je suis.

Ennemis masqués

L'héroïque réponse de Céleste Selton ne laissa pas que de plaire au jeune homme. Il insista cependant, mais sans persuader miss Selton, qui, pour changer la conversation, lui demanda :

— Vous avez des valeurs avec vous ?

— Oui, une quantité considérable de billets de banque pour les mineurs de Last Chance.

— Est-ce trop volumineux pour que je puisse les cacher sur moi ?

— Je ne le pense pas, Miss.

— Eh bien, essayons !

Harding arrêta la diligence et tira les valeurs du coffre où elles étaient.

— En savez-vous le montant exact ? demanda-t-elle encore.

— Il est indiqué ici, répondit le conducteur en lui tendant une feuille de papier.

— Bien. Remettez-moi le tout, valeurs et liste, et gardez le chiffre total dans votre mémoire.

Elle mit les précieux billets dans un réticule de soie qu'elle avait jusque-là tenu à la main, mais qu'elle attacha sous sa jupe.

On repartit. La diligence allait dépasser la croix qui marquait l'emplacement où reposaient les victimes des attaques précédentes, et Harding excitait de la voix ses chevaux devenus nerveux à un endroit de la route où leur mémoire et leur instinct les avertissaient du danger, quand cette sommation retentit, lancée à pleins poulmons :

— Halte, Harding ! Pas un tour de roue de plus, ou vous êtes mort !

Le conducteur jeta un regard autour de lui. Ne voyant personne parmi les arbres et les rochers voisins, il eut la pensée de chercher le salut dans une fuite rapide ; mais sa compagne lui mit la main sur le bras et lui d'un ton ferme :

— Obéissez !

— Soit ! fit-il en arc-boutant son pied contre le frein et en tirant sur les rênes.

Le coché stoppa pour ainsi dire sur place.

— Bien ! reprit la voix de l'invisible ennemi. Maintenant, attachez les guides au frein, et les mains en l'air !

— Obéissez ! il faut obéir ! répéta Céleste Selton en voyant le conducteur hésiter.

Harding étouffa un juron et s'exécuta à regret. Aussitôt, un cavalier surgit d'un fourré en bordure du chemin.

Sa monture était enveloppée d'une couverture noire qui lui donnait l'air d'un destrier du moyen âge caparaçonné de mailles. Cette couverture cachait la tête de la bête et retombait jusqu'à ses genoux. Quant à l'homme, il portait une sorte de domino noir qui dissimulait complètement ses formes, et un masque rouge soigneusement ajusté ; un capuchon rabattu cachait son visage.

— On dirait le Diable à cheval ! murmura Harding en pensant que si ce singulier individu était seul, il pouvait bien lui disputer la suprématie sur la route ; mais cet espoir s'évanouit à peine né, car le cavalier s'écria, comme s'il flairait l'intention du conducteur :

— Avancez, les hommes ! Au travail !

Une demi-douzaine de bandits à pied, vêtus comme leur chef, de robes noires et de masques rouges, et chaussés de mocassins, sortirent aussitôt des buissons.

Ces six gredins semblaient bien disciplinés et au courant de ce qu'ils avaient à faire. Deux d'entre eux allèrent se placer à la tête de l'attelage, deux autres aux portières latérales de la diligence, et les deux derniers attendirent les ordres du chef.

Celui-ci, le revolver braqué sur Harding, lui commanda de descendre.

Le conducteur mit pied à terre sans desserrer les dents.

— De quoi se compose votre chargement ?

— J'ai le courrier et cette demoiselle comme voyageuse. Vous n'allez pas la dévaliser, j'espère ?

— Vous avez aussi de l'argent qu'on envoie aux mineurs de Last Chance.

— Vous pouvez le croire, mais c'est faux. Voici la diligence: fouillez-la. Seulement, je vous préviens que si vous touchez aux dépêches du Gouvernement des Etats-Unis, tous les soldats de Mollogon et de Fort Faraway ne tarderont pas à être à vos trousses.

— Je le sais; mais je n'en veux qu'à l'argent.

— Je vous ai déjà dit que je n'en ai pas.

— Nous allons voir.

On fouilla la voiture et, après la voiture, le conducteur; sans aucun résultat.

— J'ai pourtant tout lieu de croire qu'une somme de 30 000 dollars vous a été confiée.

— Votre espion vous a mal renseigné.

— Je ne vous en considère pas moins comme responsable de ma déconvenue.

— Très bien. Disposez de moi.

— Je ne veux pas vous tuer, parce qu'on ne vous trouverait pas de remplaçant, et qu'il n'est pas de mon intérêt que le service de la diligence soit suspendu.

— Le docteur Dick me remplacera.

Le docteur Dick était un personnage bien connu de Last Chance, où il exerçait son art. Joueur effréné et compagnon intrépide, les rudes mineurs avaient fait de lui leur idole.

— Le Diable l'enlève! gronda le cavalier. — Je vous demande pardon, Miss, s'interrompit-il poliment. Je hais ce docteur Dick, et j'espère bien qu'un jour je le lui prouverai.

— Tuez-moi donc, dit froidement Harding; cela vous procurera le moyen d'assouvir votre haine.

— Non, votre mort n'entre pas dans mes calculs. Seulement, il me faut cet argent, ou un otage.

— Emmenez-moi, alors.

— Vous ne feriez pas l'affaire. J'emmènerai cette jeune dame.

— Lâche! vous oseriez!...

— J'oserais. Je garde cette dame jusqu'à ce que j'aie l'argent.

— Quel argent?

— Les 30 000 dollars que j'aurais dû rafler aujourd'hui.

— Pardon, fit tranquillement Céleste Selton, qui avait tout écouté sans paraître s'émouvoir. Comment ma captivité vous assure-t-elle cette somme?

— C'est bien simple, Miss. Harding ira à Last Chance et dira aux mineurs que je vous retiens prisonnière jusqu'à ce qu'ils aient payé votre rançon. Mais comme les intérêts doivent s'ajouter au capital, ce n'est pas à 30 000 dollars, mais à 35 000 que je la fixe.

— Les mineurs n'ont rien à faire ici, Monsieur. Ils ne me connaissent même pas.

— Qu'est-ce que cela fait? Ces hommes, pour être rudes, ne sont pas dénués de sentiments chevaleresques, et je suis sûr qu'ils mettront volontiers la main à la poche pour vous tirer de mes griffes.

— Comment recevrez-vous la somme? demanda Harding.

— Je vous donnerai un rendez-vous. Tenez, vous viendrez ici, seul, au jour et à l'heure indiqués. Donnant, donnant. Vous me remettrez les 35 000 dollars, et je vous remettrai ma captive. Et pas de trahison; n'est-ce pas? Si d'autres vous accompagnent, je vous jure que je tuerai cette jeune fille sous vos yeux. Qu'en dites-vous, l'un et l'autre?

— Je dis, répondit vivement Céleste Selton, que contre la force, il n'y a pas de résistance. Je suis à vos ordres, Monsieur.

Le Sacrifice.

À cette fière déclaration de la belle étrangère, Harding sentit son cœur s'emplir d'admiration et de compassion pour elle.

Il avait pourtant peine à comprendre pourquoi elle se pliait si promptement aux odieuses exigences de l'outlaw. Aussi s'écria-t-il:

— Un instant, coupe-jarret! J'ai deux mots à dire.

— Dites; mais si vous tenez à votre peau, vous ferez bien de choisir un peu mieux vos épithètes.

— Je croyais le terme bien choisi. Mais, quoi que vous soyez, voici: laissez cette demoiselle aller à Last Chance sur un de mes chevaux de trait, et je resterai entre vos mains jusqu'à ce que l'hôtelier Larry ait envoyé l'argent que vous réclamez.

— Je vous répète que cette personne est un otage beaucoup plus précieux que vous.

— Et si je vous payais le prix de sa rançon, la laisseriez-vous partir?

— Quand paieriez-vous?

— Tout de suite.

— Payez donc, et votre voyageuse est libre.

— Folie! s'écria Céleste. Vous savez bien, Monsieur, que vous n'avez pas un sou vaillant! dit-elle à Harding.

— Erreur, Miss! Mes économies dépassent le montant de la somme réclamée; et comme je suis jeune, j'en serai quitte pour reconstituer en travaillant un peu plus cette petite fortune.

— Je n'accepterai qu'à la condition que vous me permettiez de vous rembourser ce que je considérerai comme une simple avance de fonds; car je ne suis pas pauvre, dit la jeune fille.

— Ne chicanons pas là-dessus, Miss! Donnez-lui l'argent.

Céleste se tourna, retira le réticule de sa discrète cachette et le tendit à Harding, qui le jeta aux pieds de l'outlaw en disant:

— Votre police secrète est bien faite. Ce sac renferme exactement 32 000 dollars en papier.

— Merci, fit le bandit, qui ramassa le réticule et feuilleta les billets. Oui, le compte y est. Mais à nous deux, Miss, reprit-il. Vous avez de larges moyens d'existence, avez-vous dit?

— En effet.

— Avez-vous une partie de votre fortune avec vous?

— Me prenez-vous pour une banque ambulante?

— Non; mais, puisque vous êtes riche, je vous prie de me tenir compagnie jusqu'à paiement par vous d'une indemnité que nous fixerons à l'amiable.

Malgré lui, Harding laissa échapper un juron devant cette perfidie, tandis que la fille devenait pâle d'indignation. Mais elle ne fut pas longue à se ressaisir et dit d'une voix ferme:

— Vous avez entre les mains la somme que vous réclamez, et qu'il sera de mon devoir de rembourser à ses possesseurs légitimes. Etes-vous assez vil, assez dénué de tout sentiment humain pour violer votre parole et exiger de moi un nouveau sacrifice?

— Que pouvez-vous attendre de plus de la part d'un homme qui a déjà perdu son âme, en attendant qu'il perde son corps? Je n'ai pas de conscience, moi. Inutile d'y faire appel. Je veux de l'or, et j'en

aurai par tous les moyens, sans aucun égard pour personne.

— En vérité, vous êtes tombé bien bas.

— Je me tue à vous le dire. Donc, que Harding aille quérir votre rançon, et qu'il m'apporte ces 30 000 dollars dont nous parlions. Donnez-moi vos bagages, Miss, et suivez-moi.

— Où voulez-vous m'emmener?

— Dans mon refuge. N'ayez crainte, d'ailleurs.

Je n'en veux qu'à votre bourse, et vous serez traité avec respect. Quant à vous, Harding, quand vous aurez récolté la rançon, donnez-la au docteur Dick, et qu'il vous accompagne dans votre prochain voyage. Vous vous arrêterez ici, et un de mes hommes vous amènera la demoiselle... Tant pis pour elle si vous venez avec d'autres compagnons. Est-ce compris?

— Oui; mais comprenez, de votre côté, qu'avant la nuit tous les hommes de Last Chance capables de porter un fusil auront pris votre piste.

— En ce cas, ce n'est pas moi qu'ils trouveront sur leur chemin; ce sera le cadavre de cette jeune fille. Rappelez-vous qu'il ne faut pas me suivre, et qu'il est inutile de chercher à m'intimider.

Harding, accablé et à bout d'arguments, ne répondit rien. La valise de cuir de Céleste Selton fut tirée de la voiture, ainsi que sa selle et son équipement, et la jeune fille tendit la main au pauvre garçon.

— Je voudrais dire quelque chose à ce Gentleman, fit-elle, s'adressant au brigand masqué et désignant Harding.

— Dites-le devant moi.

— Oh, ce n'est pas un secret. Vous avez été très bon pour moi, Monsieur, déclara-t-elle; et je vous en remercie bien sincèrement. Personne n'aurait pu faire davantage, étant donné les circonstances. Pourtant, j'ai encore un service à vous demander, c'est d'essayer de réunir la somme que réclame ce... ce voleur. Je la rembourserai dès mon retour dans l'Est.

— Les hommes n'exigeront pas cela, Miss.

— Ils ne perdront pourtant rien. Mais ce n'est pas tout. Puisque je suis empêchée d'aller tout de suite à Last Chance, tâchez, Monsieur, de savoir s'il existe dans la région un nommé Andrew Selton, et où il s'est fixé.

— Je vous le promets.

— Faites, enfin, tout ce qui est humainement possible pour ce pauvre jeune homme, cet infortuné

Bernard Brandon, dont le triste sort est sans doute dû aussi aux entreprises de ce misérable.

— En effet, dit cyniquement le cavalier. C'est moi qui l'ai blessé et qui ai tué le conducteur Dave Dockery ainsi qu'un mineur qui était dans la diligence.

Céleste Selton eut un mouvement d'horreur et de dégoût et dit encore à Harding :

— Priez le docteur Dick de prodiguer tous ses soins à son pauvre malade, et faites-lui savoir que ses services seront largement récompensés. Dès que j'aurai recouvré ma liberté, j'irai à Last Chance, et je m'occuperai moi-même de Mr. Brandon, tout en me mettant à la recherche de mon père.

Harding lui pressa encore la main, et, lançant à l'outlaw un regard chargé de mépris et de haine, il remonta sur son siège et s'éloigna sans dire un mot. Arrivé au bout du fatal cañon, il tourna la tête pour jeter une dernière fois les yeux sur sa voyageuse, mais celle-ci et les bandits avaient déjà disparu.

Alors, enveloppant son attelage dans un furieux coup de fouet, il courut à une telle allure que, malgré sa halte forcée dans le ravin de Dead Line, il fit son entrée en ville une demi-heure plus tôt qu'on ne l'attendait.

Sa face était blanche, ses mâchoires contractées, ses prunelles enflammées de fureur et d'indignation.

— Grand Dieu ! qu'est-il arrivé, Harding ? s'écria Larry, le propriétaire de l'unique hôtel du lieu.

Jetant le sac de lettres aux pieds de l'hôtelier, Harding sauta à terre et dit d'une voix rauque :

— Venez : j'ai à vous parler.

Et dans le bureau de l'hôtel, il lui raconta brièvement toute l'histoire.

— Cent cavaliers ! s'écria celui-ci. Je vais rassembler cent cavaliers et courir sus à ces scélérats !

— Quoi ! oubliez-vous sa menace ?

— Quelle menace ?

— De tuer la jeune fille ?

— Il ne la mettra pas à exécution.

— Si.

— Que faire alors ?

— En passer par ses conditions.

— Vous avez raison. Il faut à tout prix sauver la fille !

— Certes ! Mais, ajouta Harding avec un accent sauvage, tenez-vous prêt à lancer cinq cents cavaliers

sur la piste des gredins dès que miss Selton sera délivrée. Nous battons tout le pays ; nous entourerons la région de Dead Line d'un cercle de fer, et malheur à eux !

— Malheur à eux ! répéta Larry. Je cours apprendre l'événement à nos hommes.

Il sortit, suivi de Harding, et vit une foule de mineurs, déjà rassemblés à la porte de l'hôtel.

La Rançon.

La course folle de la diligence dans la vallée avait averti les mineurs que quelque chose d'extraordinaire s'était passé, et ils étaient accourus, brûlant d'obtenir des renseignements précis. Le conciliabule secret du conducteur et de Larry dans le bureau de l'hôtel avait mis le comble à leur curiosité et à leur inquiétude. A peine ceux qui avaient reçu des lettres des mains du clerk, ou commis de l'hôtelier, chargé de classer et de distribuer le courrier, s'étaient-ils accordé la satisfaction de les parcourir.

A la vue des deux hommes, des cris retentirent. L'hôtelier s'arrêta sur le perron, et le silence se fit aussitôt.

— Hommes, dit-il, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre. On a encore arrêté la diligence, et les bandits ont enlevé les 32 000 dollars que Harding apportait à ici.

« C'est une lourde perte pour ceux d'entre vous qui avaient envoyé changer leur or brut dans l'Est.

« Le pis est que Harding avait une voyageuse avec lui, une jeune fille.

— Où est-elle ? fit un chœur de voix anxieuses.

— Je vais vous le dire. Sept outlaws masqués ont arrêté le coché à Dead Line. Ils savaient quelle somme la diligence transportait, et ils ont mis le conducteur en joue en le sommant de la leur livrer.

« La demoiselle avait caché les billets sur elle. Elle les remit au chef de bandits pour ne pas rester entre ses mains, avec l'intention de vous rendre tout et de supporter seule la perte, car elle est riche. Mais le chef, l'ayant compris, viola sa parole et décida de retenir la fille prisonnière. Il réclame encore 30 000 dollars pour lui rendre la liberté.

L'hôtelier raconta en terminant la séparation touchante de Harding et de l'étrangère. La foule, hâlante d'émotion, l'écoutait sans mot dire. Les faces bronzées des mineurs exprimaient la rage et la pitié qui les agitaient à la fois. Quand l'orateur se tut, un même cri s'éleva de la poitrine de ces braves gens :

— Faisons une collecte !

— Bien ! dit Larry. Je n'attendais pas moins de vous, camarades, et je me porte en tête de la liste pour cinq cents dollars.

— Inscrivez-moi pour autant, s'écria Harding.

L'ovation qui salua la générosité des deux donateurs redoubla de véhémence quand une voix grave et sonore ajouta :

— Et moi pour mille dollars, Larry. J'ai entendu votre récit.

C'était la voix du docteur Dick.

De tous les côtés, des cris partirent.

— Mille dollars aussi à mon nom, Patron !

— Cinquante dollars !

— Cent de ma part !

— Vingt-cinq par ici !

Même ceux qui venaient d'être dépouillés par les bandits d'une partie de leurs économies se péniblement amassées tinrent à honneur de suivre ce généreux mouvement. Bientôt l'hôtelier, qui enregistrait les sommes au fur et à mesure, déclara :

— C'est assez ! La somme est faite !

— Formez-vous en ligne, les hommes, dit le docteur Dick, et ceux qui ont l'argent sur eux le remettent à Larry.

Quand cette opération, qui prit un certain temps, fut achevée, Harding dit à Larry et au docteur Dick, dans le bureau de l'hôtel :

— A présent, je voudrais m'occuper du jeune homme tombé en démente, ainsi que du père de ma voyageuse.

— Quel est-il, ce père ? interrogea Larry.

— La fille s'appelle Céleste Selton ; elle désire savoir si on a entendu parler dans les mines de son père, Andrew Selton.

— Andrew Selton ? répéta le docteur Dick.

— Oui.

— J'ai connu un homme de ce nom, mais il est mort, dit gravement le docteur.

Un nuage passa sur les traits de Harding, qui remarqua avec tristesse :

— Cette pauvre fille semble être victime d'une implacable fatalité. Vous avez connu son père, Docteur ?

— Je l'ai connu il y a de longues années ; je crois qu'il travaillait par ici, dans les mines.

— Est-ce bien lui ?

— C'est le nom, en tout cas. L'Andrew Selton dont je vous parle était originaire du Tennessee.

— Le père de miss Céleste aussi. C'est bien le même.

« Où est-il mort ?

— Je vais vous confier un secret que Buffalo Bill et moi connaissons seuls jusqu'ici. Nous étions à la recherche de ce Selton, et nous avons découvert qu'il a péri avec un compagnon dans l'éboulement d'une mine, où ils travaillaient tous les deux.

— Leur mort ne faisait aucun doute ?

— Aucun. Leur cabane était écrasée sous l'amas énorme des roches.

— Vous raconterez cela vous-même à la jeune fille, Docteur ; car, pour moi, je n'en aurais pas le courage.

— Soit ! encore que je déteste faire de la peine à une femme.

— Parlons maintenant du blessé.

— Du dément, voulez-vous dire ?

— Oui.

— Demandez des détails à Larry, qui est plus à même de vous renseigner que moi ; car, depuis que j'ai renoncé à rendre la raison au pauvre garçon, on dirait qu'il m'évite.

— Il erre à son gré de côté et d'autre, expliqua l'hôtelier. Cela me rappelle que je ne l'ai pas vu de la journée.

— C'est bien lui que cette jeune fille cherche ? demanda le médecin.

— Oui : il s'appelle Bernard Brandon. Il était venu ici chargé par elle justement de retrouver son père, à qui elle craignait qu'il ne fût arrivé malheur.

— Il est possible qu'à sa vue l'usage de ses facultés mentales lui revienne.

— Ne voudriez-vous pas l'interroger auparavant, Docteur ? Vous lui parleriez de miss Céleste, et vous verriez si ce nom éveille chez lui une lueur d'intelligence.

— Certainement, Harding, mais où est-il ?

L'hôtelier appela son clerk et lui demanda s'il avait vu le jeune homme. Ni le commis, ni les mineurs présents ne purent dire ce qu'il était devenu depuis la veille.

Un secret pressentiment troublait Harding, qui se mit incontinent à la recherche du malheureux garçon.

Il alla d'un mineur à l'autre, de cabane en cabane, sans pouvoir obtenir aucun renseignement. Personne n'avait aperçu Bernard Brandon depuis vingt-quatre heures.

En désespoir de cause, le conducteur retourna à l'hôtel pour demander au docteur Dick et à Larry s'il ne serait pas bon de répandre l'alarme.

Lorsque ces sortes d'alarmes étaient données, les mineurs devaient se rassembler immédiatement au centre de Last Chance. Un clairon monté allait sonner et rassemblement aux quatre coins du pays.

Il va sans dire qu'on ne recourait à cette mesure que dans les cas tout à fait exceptionnels.

Le docteur Dick étant absent de chez lui, Larry décida de son autorité privée que la disparition de Brandon était un fait assez grave pour qu'on dût employer ce moyen extrême. Sur son ordre, le clairon monta en selle, et alla sonner sa fanfare éclatante dans tout le pays. A cet appel, les mineurs quittèrent en hâte leurs baraques et coururent à l'hôtel. Au bout d'une demi-heure, tous les hommes valides de Last Chance se pressaient au lieu de rendez-vous.

Larry prit de nouveau la parole et demanda si Bernard Brandon était dans la foule.

Il n'y était pas.

Alors, Larry fit remarquer aux mineurs que sa disparition, coïncidant avec la capture de miss Selton, était un événement étrange dont il était nécessaire d'avoir l'explication, et il expliqua pourquoi en leur apprenant ce que nous savons déjà.

En terminant, l'hôtelier dit qu'il ne doutait pas que tout le monde ne voulût faire son devoir en la circonstance et sacrifier toute une journée, s'il le fallait, en investigations. Ce malheureux s'était peut-être blessé dans une chute, et, s'il gisait dans quelque crevasse de la montagne, ne serait-on pas heureux d'avoir pu le secourir à temps?

Une acclamation unanime répondit au discours de Larry. Il fut résolu que, dès l'aube prochaine, on commencerait les recherches. Piétons et cavaliers battraient le pays et viendraient faire leur rap-

port le soir à l'hôtel. Là-dessus, la foule se dispersa, et, le lendemain matin, à la première lueur du jour, les quatre cinquièmes des citoyens de Last Chance se mirent sur la piste du disparu.

A mesure que l'un d'eux avait achevé d'explorer le sentier ou le coin de pays qui lui était dévolu, il revenait à l'hôtel.

Vers le coucher du soleil, la plupart des piétons étaient rentrés, et leur histoire était la même: ils n'avaient pas trouvé trace de Brandon.

Les derniers cavaliers regagnèrent la ville à la nuit noire, mais leurs rapports n'éclaircirent pas le mystère.

Dès lors, deux versions circulèrent pour expliquer cette bizarre disparition: les uns tenaient pour un accident; les autres pour un rapt dont les outlaws seraient les auteurs.

Larry et Harding opinèrent dans ce dernier sens.

Le mobile exact de cet enlèvement leur échappait; mais ils supposaient que les gredins, mis en appétit par la réussite de leur précédente tentative, avaient voulu faire un autre prisonnier, espérant que les mineurs ou, à leur défaut, Céleste Selton, paieraient sa rançon. Mais pour réussir un tel enlèvement sans être vus, il fallait qu'ils eussent des affiliés dans la population de Last Chance.

Ce soupçon provoquait un sentiment de malaise général, on ne savait plus à qui se fier, on se tenait sur la réserve vis-à-vis de ses plus intimes amis.

Le docteur, qui était allé faire une tournée médicale, apprit avec regret l'inutilité des efforts faits pour retrouver Bernard Brandon; mais il ne partagea point la façon de penser de ceux qui croyaient à un rapt. Pour lui, le pauvre dément avait roulé dans un précipice, volontairement ou non, et avait été dévoré par ces meutes de coyotes affamés qui rôdaient à l'entour des campements.

La belle Captive.

Le cœur gonflé de désespoir, Céleste Selton vit Harding s'éloigner sur la route, la laissant seule au pouvoir des bandits. Mais c'était une fille énergique et brave, qui s'appliqua à ne pas laisser deviner à

ses misérables vainqueurs la crainte qu'ils lui inspiraient.

Au bout d'un mille de marche, son équipement fut placé sur le dos d'un des vingt chevaux de rechange que la bande avait cachés à cet endroit, et le chef voulut l'aider à se mettre en selle.

— Je n'ai pas besoin de vos services, lui répondit-elle avec hauteur.

Et, saisissant le pommeau de la selle, elle sauta légèrement sur sa monture.

Sa valise avait été attachée sur le bât d'un cheval de somme.

Le chef prit la tête de la troupe, suivi à la file indienne par la jeune fille, les outlaws et les bêtes de charge. On fit une douzaine de milles d'une traite avant de se reposer. Céleste Selton avait remarqué que les sabots de tous les chevaux étaient enveloppés d'étoffe, si bien qu'ils ne laissaient aucune trace derrière eux, et que le plus fin trouveur de pistes était impuissant à les suivre.

Lasse et anxieuse, la jeune fille toucha à peine aux aliments qu'on lui servit. S'asseyant à l'écart au pied d'un arbre, le dos appuyé contre le tronc, elle ferma les yeux et ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil. Ce temps de répit ne dura guère. Une heure après, on la réveillait pour continuer le voyage.

— En route, Miss, lui dit celui des outlaws qui paraissait remplir le rôle de lieutenant de la bande, et qu'on appelait Wolf, soit que ce fût son nom, soit parce que ses instincts sanguinaires le faisaient ressembler à un loup.

— Je suis prête, dit-elle simplement.

« Où est votre chef ? »

— Il est parti en avant, pour préparer tout en vue de votre séjour; c'est moi qui suis chargé de vous escorter.

— Je ne perdrai toujours pas au change, dit-elle en remonant à cheval.

La nuit vint. La bande poursuivit sa route pendant une heure encore et fit halte près d'une petite source qui sortait d'un fourré de pins. Une hutte de branchages hâtivement construite offrit à Céleste un abri relativement confortable; et, comme elle se rassurait un peu, elle fit bonheur au repas de tranches d'antelope, de biscuit et de café que ses gardiens lui servirent.

R. B. 74. F.

Elle s'étendit sur sa couchette de feuilles sèches et de couvertures et succomba bientôt au sommeil.

Le bête-selle fut sonné de bonne heure le lendemain, et l'on se remit en marche. Deux heures plus tard, on s'arrêta pour déjeuner. Pendant les préparatifs culinaires, les bandits laissèrent leur captive errer autour du bivouac. Ils ne craignaient pas qu'elle tentât de s'enfuir. Où aurait-elle dirigé ses pas, et comment éviterait-elle la mort dans le désert, soit par la faim, soit par la dent des bêtes fauves ?

Au départ, Wolf lui dit :

— Quand nous quitterons le bivouac à midi, Miss, il faudra que je vous bande les yeux, et que je vous attache les mains.

— Vous me considérez donc comme une prisonnière dangereuse ? fit-elle en souriant.

— Dangereuse, vous l'êtes sous plus d'un rapport, Miss; mais il est nécessaire de vous empêcher de voir où nous vous conduisons.

— Vous pensez que je pourrais guider une troupe contre vous ?

— Vous êtes de taille à le faire, Miss.

— Mais pourquoi m'attacher les mains ?

— Pour vous éviter la tentation d'ôter votre bandeau.

— Je vous donne ma parole que je ne l'ôterai pas.

— Je veux bien vous croire, Miss; mais je ne puis enfreindre les ordres de mon chef, qui est impitoyable, et qui, si je désobéissais, me fusillerais comme un loup.

— La perte ne serait peut-être pas grande, dit Céleste. Enfin, je suis bien obligée de me soumettre.

Et elle soupira; il lui en coûtait de perdre encore la liberté de ses mouvements et de ne pouvoir plus oublier un peu sa situation en contemplant cette nature grandiose si pittoresquement sauvage.

Andrew Selton.

A l'insu de tout le monde, l'homme qui se faisait passer pour Andrew Selton vivait encore, réfugié dans les solitudes du Grand Cañon du Colorado. Le pan de rocher qui s'était écroulé sur sa cabane ne l'avait pas enseveli, comme on le supposait. Lui et

son compagnon, nommé Lucas Langley, se trouvaient dans un autre endroit de l'immense gorge au moment de la catastrophe.

A quelque temps de là, Andrew Selton, s'étant laissé entraîner à la poursuite du gibier, fut surpris par la nuit à plusieurs milles de son campement.

Chargé d'une antilope, il s'approchait de son ancienne cabane détruite par le cataclysme qui a été décrit plus au long dans le récit qui précède celui-ci, lorsqu'il aperçut une lueur dans les ténèbres de la gorge.

— C'est la flamme d'un feu de bivouac, aussi vrai que je suis vivant! murmura-t-il.

« Qu'est-ce que cela veut dire? Quelqu'un a donc pénétré dans le cañon? »

Il s'arrêta, comme fasciné par cette vision inattendue; puis il reprit presque gaiement:

— Eh! c'est Lucas!

Mais, de nouveau, il changea de ton:

— Non, ce n'est pas lui, dit-il; il craint trop ces lieux, où il a failli périr.

« Qui que ce soit, c'est un étranger.

« Il faut que je sache à quoi m'en tenir. Il peut s'agir d'une troupe venue ici pour s'y installer à demeure, d'ennemis que nous aurons à combattre; et un homme averti, comme dit le proverbe, en vaut deux, car il est à même de prendre ses dispositions en temps utile.

Andrew Selton s'avança prudemment vers l'étrange lueur qui avait attiré son attention. Les lieux lui étaient si familiers qu'il ne doutait pas d'arriver à proximité de ce feu sans être découvert.

A deux cent cinquante mètres environ du bivouac suspect, il déposa son gibier et son fusil par terre et se coula de roc en roc, d'arbre en arbre, armé seulement de ses revolvers.

Ce n'était pas un feu, mais trois feux qui flambaient dans la nuit; deux de ces feux se touchaient presque, et le troisième brûlait à une centaine de pieds des autres. Ce campement était établi dans un cañon secondaire, où le chemin conduisant à l'ancienne habitation de l'ermite venait aboutir.

Des filons aurifères y avaient été découverts par le réel Andrew Selton, qui s'était empressé de s'en assurer la propriété exclusive en inscrivant son nom sur les roches voisines.

C'était un des dix ou douze placers qui lui avaient appartenu du droit du premier occupant, et que le

second Andrew Selton, celui qui avait recueilli dans le désert sa personnalité avec ses vêtements et ses papiers, considérait maintenant comme siens en vertu de cette substitution.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à une centaine de mètres du feu de bivouac, cet Andrew Selton se pencha sur un rocher et guetta.

Les flammes jetaient une lumière assez vive pour lui permettre de distinguer de nombreux chevaux au pacage dans un endroit herbeux et bien arrosé du cañon. Trois abris de branchages étaient édifiés tout près de là, et des hommes se tenaient groupés autour des feux. Andrew Selton en compta huit. Il ne paraissait pas y avoir de sentinelles, et ce campement semblait dater de plusieurs semaines.

Le chercheur d'or s'approcha encore en rampant et constata que ces individus étaient tous masqués. Ils étaient, d'ailleurs, vêtus comme des mineurs et armés jusqu'aux dents.

Ils étaient en train de souper.

Le chercheur d'or s'avança de quelques pas encore et examina celui des trois feux qui était à l'écart. Une petite cabane d'aspect assez confortable s'élevait derrière ce feu isolé, avec un banc rustique devant la porte, qui était masquée par une couverture.

Des ustensiles, un gobelet, une assiette d'étain, des couteaux et les reliefs d'un repas récent reposaient sur une roche plate qui tenait lieu de table.

Une personne était assise sur le banc rustique, et, à sa vue, Andrew Selton manqua de laisser échapper une exclamation de surprise:

— Par le Ciel! C'est une femme!

Sa curiosité était portée au plus haut point. Voulant gagner encore du terrain, il se coula au pied de la roche et la longea. Il n'était plus qu'à une quarantaine de pieds du feu.

— C'est une belle jeune fille, murmura-t-il. Pourquoi tient-elle compagnie à ces bizarres personnages? Qui est-elle et quelle est cette nouvelle énigme? Il faut que je tire tout cela au clair.

Il observa que le feu isolé se trouvait à un coude du petit cañon, et que les hommes campaient plus bas que la femme.

— On dirait qu'elle est prisonnière. Mais comment ont-ils déniché ce recoin et osé s'aventurer sur ce chemin difficile?... Il est vrai que nous leur avons donné l'exemple, Lucas Langley et moi, ainsi que Buf-

falo Bill et son camarade. En tout cas, cela ne m'apprend pas pourquoi ils portent des masques et pour quoi cette jeune fille est avec eux

«Je ne peux espérer l'apprendre en restant ici, où je risque à tout instant d'être découvert. Que faire donc?

«Ma foi, je vais retourner à la cabane et faire part à Lucas Langley de cet étrange événement.

Ce disant, celui que nous continuons à appeler Andrew Selton se disposait à battre en retraite, lorsqu'il aperçut un cavalier qui se dirigeait vers le campement inférieur. Son cheval devait avoir fait une pénible étape, car il marchait la tête basse. Quant à l'homme, son autorité sur les autres individus s'affirma dès qu'ils le virent: ils se levèrent tous respectueusement, et l'un d'eux s'empressa de prendre soin de sa monture.

— Voyons tout de même un peu ce qui va se passer, se dit Andrew Selton, qui se tapit de plus belle parmi les rochers.

Le nouveau venu donna quelques ordres que le chercheur d'or ne put entendre, et l'un des individus lui prépara à manger.

Ce chef était porteur d'un masque rouge semblable à ceux de ses compagnons, mais sa tenue était plus soignée. Il chaussait des bottes de cavalerie au lieu des lourdes bottes de mineur; une veste de velours moulait sa taille, et il était coiffé d'un chapeau de feutre encerclé d'un cordonnet d'argent en forme de serpent.

Il s'entretint quelques instants, puis il se dirigea vers le banc occupé par l'étrangère. Selton pensa:

— Enfin, je vais peut-être avoir le mot de l'énigme, maintenant!

La jeune fille avait vu l'arrivée de cet homme; mais elle avait semblé s'en désintéresser, et, en ce moment même, elle ne bougeait pas de son siège, bien qu'elle suivit tous ses mouvements du coin de l'œil.

Arrivé près d'elle, le masque souleva poliment son sombrero et dit:

— J'espère que je vous retrouve en bonne santé, Miss Selton?

— Selton! fit tout bas le chercheur d'or, au comble de la stupéfaction. Quoi! elle porte mon nom?

— Oui, raila amèrement la jeune fille; je vais bien, aussi bien qu'on peut aller en compagnie d'une bande de coupe-jarrets qui vous retient prisonnière,

— Vous êtes dure dans vos appréciations, Miss Selton.

— Ne le méritez-vous pas? N'êtes-vous pas des bandits de grand chemin, des voleurs doublés d'assassins, qui veulent me rançonner après m'avoir dépouillée d'une forte somme dont j'avais la garde?

— C'est juste.

— Alors, pourquoi regimber quand je vous traite de coupe-jarrets?... Voilà plusieurs jours que vous êtes absent. Avez-vous vu votre chef?

— Oui.

— Et quelles sont ses instructions?

— Vous partirez avec moi à l'aube, et nous gagnerons ensemble le lieu du rendez-vous où les mineurs de Last Chance doivent nous apporter le prix de votre rançon.

— J'en suis bien heureuse. Mais votre chef sera-t-il fidèle à sa parole, ou serai-je encore victime de sa perfidie?

— Il agira loyalement, cette fois, sachant qu'aucas contrarie les mineurs le traqueraient sans merci, dussiez-vous être mise à mort.

— Où est-il maintenant, votre chef?

— Dans son autre refuge.

— Il en a donc deux?

— Oui.

— M'attacherez-vous les mains et me mettrez vous encore un bandeau sur les yeux?

— Ce sont mes ordres, Miss Selton.

Puis, se rapprochant brusquement d'elle, le lieutenant de cette troupe de bandits lui demanda:

— Miss Selton, puis-je vous confier quelque chose?

— Je crois que notre entretien peut en rester là, répondit-elle.

— Non, j'ai encore quelque chose à vous dire, et je vous le dirai. Voici! J'ai derrière moi un passé honteux, Miss. Avant ma vingtième année, ma conquête indigne avait fait le désespoir de ma mère et ruiné mon père, qui se suicida. Ce fut une terrible leçon pour moi, et je vins au Far-West avec la ferme intention de racheter mes fautes par une vie exemplaire. Mais le Destin en décida autrement; après avoir travaillé sans succès dans les mines, je finis, de chute en chute, par m'échouer dans cette bande d'outlaws, dont je devins le lieutenant. Il y a quelque temps, mon chef a découvert cette mine et nous a envoyés ici pour l'exploiter. Notre travail et le

pillage des diligences de Last Chance nous font gagner beaucoup d'or. Je serai bientôt assez riche pour me retirer dans l'Ouest ou au Mexique et y vivre paisiblement à l'aise. Mais il y a une chose que vous devez savoir. Quand nous vous avons faite prisonnière, j'ai éprouvé une vive sympathie pour vous, et, pendant que je vous ai escortée en venant ici, vos charmes ont fait une telle impression sur moi, Céleste Selton, que je vous aime de tout mon cœur et de toute mon âme.

La jeune fille avait écouté cette déclaration sans broncher ; mais, dès que l'homme se tut, elle se dressa de toute sa taille, et, d'un air de souverain mépris, elle prononça ces mots hautains :

— Et moi, Céleste Selton, je repousse de toutes mes forces un amour comme celui que vous m'offrez, et je vous ordonne de ne plus entamer ce chapitre désormais.

— Céleste Selton ! fit le chercheur d'or en aparté. Mais c'est ma fille, puisque c'est la fille d'Andrew Selton, que je remplace désormais ici-bas. Comment se fait-il que, dans cette lettre, on la disait morte ? Est-ce une bizarre coïncidence de noms, ou bien m'a-t-on trompé ?

Et le pseudo-Selton dévorait la jeune fille des yeux, comme l'eût fait un véritable père séparé de son enfant depuis de longues années.

Cependant, l'outlaw restait abasourdi de la rébuffade qu'il venait d'essuyer. Il fit mine de se retirer ; mais, changeant apparemment d'avis, il reprit d'un ton profondément ému :

— Pardonnez-moi d'avoir caressé l'espoir insensé qu'un ange comme vous pourrait regarder sans trop de défaveur un démon comme moi. Je vous aime, et je n'ai pu m'empêcher de vous le dire. Mais je comprends maintenant, mieux que je ne l'ai jamais fait, l'énormité de mes fautes, — que dis-je ? de mes crimes, et je sens bien qu'il ne peut rien y avoir de commun entre nous. Quoi qu'il en soit, je suis résolu à rentrer dans la bonne voie et à mener désormais une vie honnête.

— Ce sentiment vous honore, et, si vous tenez votre promesse, vous êtes sûr d'avoir mon amitié ; mais je ne puis vous promettre davantage.

— Merci, Miss Selton ! Encore un mot !

— Quoi, Monsieur ?

— Je souhaiterais d'être en mesure d'empêcher qu'on vous ranconne ; mais je ne le suis pas.

— Je ne vous demande rien de pareil.

— Non ; mais je puis peut-être vous être utile autrement, ne serait-ce qu'en vous prévenant que votre délivrance ne marquera pas la fin de vos soucis.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Vous êtes venue dans le Far-West, poussée par un motif impérieux, si je ne m'abuse ?

— En effet, Mr. Wolf.

— Votre intention était de retrouver la trace d'un jeune homme, chargé par vous d'une mission spéciale ?

— Oui, convint la jeune fille.

— Cette mission avait pour objet d'apprendre et de vous faire savoir tout ce qu'il pourrait recueillir sur le compte d'Andrew Selton, votre père ?

Le chercheur d'or, tapi entre les roches, tressaillit et attendit, haletant d'émotion, la réponse de la jeune fille.

— Oui encore. Ce jeune homme s'était mis à la recherche de mon père, qui doit être dans la région des mines, j'ai tout lieu de le croire.

— Savez-vous ce qu'est devenu ce jeune homme ?

— Pas exactement, non. Et c'est d'autant plus regrettable que, sachant mon père victime des menées d'un coquin qu'il considérait comme son plus cher ami, ce brave garçon devait lui révéler toute la vérité et le mettre sur ses gardes.

— Eh bien, je puis vous aider à réaliser votre projet, Miss Selton.

— Vous ?

— Moi.

— Oh ! aidez-moi alors, et je vous récompenserai généreusement.

— La seule récompense que je veuille accepter de vous, c'est un peu de gratitude et, à la longue, un peu d'estime.

— Expliquez-vous, dit plus froidement Céleste Selton.

— Vous n'avez pas retrouvé votre père ?

— Non ; ma captivité a interrompu mes recherches. Mais on m'a dit à Mollogon que la diligence où mon messager, Bernard Brandon, avait pris place, avait été attaquée et lui blessé, et que le docteur Dick, un habile médecin de Last Chance, lui avait sauvé la vie ; mais qu'il a perdu la raison, et qu'il erre depuis dans la campagne.

— Qu'il y errait, voulez-vous dire

— Je ne comprends pas.

- On l'a enlevé depuis plusieurs jours.
- Enlevé ?
- Oui, Miss Selton.
- Dans quel but ?
- Pour le rançonner aussi.
- Quelle rançon espère-t-on tirer de ce malheureux ?
- Vous avez dit au chef que vous étiez riche, et que ce pauvre garçon s'était employé à votre service.
- Ah ! fit la jeune fille.
- Quand vous aurez recouvré votre liberté, on ouvrira des négociations avec vous à son sujet.
- Ainsi, on va encore me dépouiller ? dit avec un rire insultant Céleste.
- Oui, et ce n'est pas tout, répondit l'outlaw.

Nouvelles Exigences.

Il y avait, dans le ton du lieutenant des bandits, quelque chose qui bouleversa la jeune fille. Qu'allait-on exiger d'elle encore ?

Le chercheur d'or embusqué derrière les rochers tenait ses yeux rivés sur les deux interlocuteurs et tendait l'oreille pour ne pas perdre un mot. Il savait d'ores et déjà qu'une lettre, qui lui avait apporté la nouvelle de la mort de Céleste Selton, était mensongère, et qu'on avait prémédité de l'induire en erreur, sans qu'elle comprît bien pourquoi.

— Comment, ce n'est pas tout ? interrogea Céleste après un instant de sombre silence.

— Non. Vous serez l'objet de nouvelles exigences.

- Qui seront ?
- Une autre extorsion de fonds, d'abord.
- Au profit de... ?
- Du chef, naturellement.
- Sous quel prétexte ?
- Je vais vous dire la vérité telle que j'ai pu la deviner.
- Oui, j'espère que vous ferez preuve de franchise avec moi, Mr. Wolf.
- Je vous le promets sur ma vie. Je ne puis vous aider en ce moment, ni me comporter avec vous

autrement que comme un ennemi, mais je finirai bien par vous prouver que je suis votre ami. Ecoutez donc !... Le chef vous demandera cette fois quelque chose de plus que de l'argent ; mais allons par ordre.

« Voyons, êtes-vous décidée à payer la rançon de Bernard Brandon ? »

- Où est-il ?
- Le chef l'a fait capturer ; il sera ici demain.
- Je le verrai donc ?
- Non, il n'arrivera qu'après votre départ.
- J'attendrai.
- Impossible. Mes ordres sont formels. Je dois vous emmener demain matin, et vous êtes supposée ne rien savoir de cette capture.

« On vous remettra en liberté sitôt que les mineurs auront payé votre rançon, et, arrivée à Last Chance, vous apprendrez que Brandon est notre prisonnier, et que nous exigeons une certaine somme pour l'élargir. Vous la paierez, c'est entendu. Mais, dès qu'on l'aura touchée, on vous capturera de nouveau.

- Et qui me capturera ?
- Le chef masqué des Pieds-Fourchus du Grand Cañon du Colorado.
- Lui encore ?
- Lui toujours.
- Me voilà avertie ; je saurai déjouer ses dessein.

— Erreur !

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il procède d'une façon si mystérieuse que toutes vos précautions ne sauraient vous empêcher de retomber sous sa coupe.

— Et c'est alors que je serai soumise à de nouvelles exactions ?

- Oui ; on vous dépouillera non seulement de votre or, mais d'un bien plus précieux.
- De quel bien parlez-vous ?
- De votre indépendance. On vous demandera votre main.

Céleste jeta un cri ; une indicible horreur se refléta sur son beau visage. Elle fit un effort pour dominer son émotion et demanda :

- Qui demandera ma main ?
- Je ne nomme personne. Sachez seulement que celui-là compte l'obtenir au besoin par la force.
- Dites-moi son nom !
- Je ne le puis. Mais je puis vous rassurer

en vous jurant de vous protéger, au prix même de ma vie.

— Vous ?

— Oui.

— Que ferez-vous donc ?

— Vous le verrez bien, et vous reconnaîtrez que je brûle vraiment du désir de me régénérer. J'espère aussi être à même de vous rendre votre or. En tout cas, vous et Brandon, vous serez libres, et vous emporterez un bon souvenir de celui qui, par amour de vous, aura tenu à racheter ses crimes... Je ne puis vous en dire davantage, Miss Selton.

— Je vous remercie, et j'ai confiance en votre loyauté, dit Céleste Selton, qui tendit la main au bandit repentant.

L'homme hésita à la prendre et balbutia :

— Non, non ! Avant de toucher votre main de ma main rouge de sang, il faut que je vous aie donné des preuves de ma sincérité !

« A demain, Miss Selton ! Je vous appellerai de bonne heure.

Et, se détournant brusquement, il s'éloigna de la jeune fille. Celle-ci se rassit et s'absorba dans un monde de pensées. Andrew Selton la contempla encore pendant quelques instants, puis il rebroussa chemin prudemment vers l'endroit où il avait laissé son gibier et son fusil.

Bien qu'il sût que son camarade s'inquiéterait de son absence prolongée, il résolut de passer la nuit en ce lieu et d'assister au départ de la jeune fille, pour voir combien d'outlaws l'escorteraient. Il s'installa de son mieux et s'endormit.

Une heure avant l'aube, il se réveilla et vit que les feux de bivouac continuaient à brûler. Au lever du jour, une troupe montée abandonna le campement et s'avança de son côté. Il reconnut aussitôt le cavalier de tête, qui était le lieutenant Wolf, et qui tenait à la main un lasso attaché au mors du cheval suivant, lequel était monté par la belle Céleste.

Andrew Selton distingua que les yeux de la captive étaient bandés et ses mains attachées, comme il avait été dit.

Cinq outlaws, masqués comme leur chef de file, venaient derrière, et une couple de chevaux de bât bourdement chargés fermait la marche. La troupe défila devant Andrew Selton invisible, qui reporta ensuite son attention sur le campement, encore occupé par plusieurs hommes.

Parfaitement renseigné, le guetteur rampa hors de la zone dangereuse, chargea son fusil et l'antilope sur son dos et courut à son propre camp, désireux de tirer au plus vite son compagnon d'inquiétude. Précisément, Lucas Langley se disposait à se mettre à sa recherche, et grande fut la joie du brave garçon en le revoyant.

Tandis qu'Andrew Selton allait se plonger dans l'eau rafraîchissante du ruisseau voisin, Lucas Langley disposait une belle tranche de viande sur les braises et mettait du café frais dans le pot.

— Andrew a eu une aventure, c'est bien certain, pensait-il.

Une fois ses forces réparées par un bon repas, celui-ci dit tranquillement :

— Nous ne quitterons pas encore définitivement le Grand Cañon aujourd'hui, Langley.

— Je parie que vous avez rencontré des intrus céans ?

— Vous gagneriez : c'est vrai.

— S'y sont-ils installés à demeure ?

— Oui, et c'est leur intention d'y rester.

— Qu'est-ce que ces gens-là ?

— Des outlaws masqués qui, j'en suis sûr, appartiennent à la bande dont j'ai entendu parler à Mollogon.

— Combien sont-ils ?

— Une douzaine environ, je crois.

— Donnez-moi tous les détails, pard ? Où campent-ils ?

— Dans le petit cañon de la falaise bleue, près de notre ancienne cabane, et ils exploitent le placer N° 2 de notre carte.

— C'est donc l'appât de l'or qui les a attirés ici ?

— Oui, et le souci de trouver une retraite sûre. Ils ne travaillent qu'à leurs instants perdus, croyez-le bien.

— Ils ne vous ont pas vu ?

— Non, bien que je me sois approché à quarante pieds à peine d'un de leurs feux de bivouac. Figurez-vous qu'ils avaient une prisonnière.

— Les démons !

— Une jeune fille.

Et Andrew Selton fit le récit des événements qu'on vient de lire à Lucas Langley, qui écoutait avec une extrême attention.

— Oh ! comment secourir cette jeune fille ? s'écria Lucas lorsque l'autre eut achevé.

— Il faut attendre. Les projets des outlaws ne sont pas réalisables en un jour. Je mettrai ce délai à profit et m'arrangerai pour leur mettre des bâtons dans les roues au moment opportun.

— Comment ferez-vous ?

— Je vais partir ce soir pour Fort Faraway.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez vos raisons pour ne pas repartir dans les endroits où l'on peut vous reconnaître ?

— La nécessité m'oblige à passer sur ces considérations. Au reste, je suis bien changé maintenant, et, avec mes cheveux longs, ma barbe inculte, mes lunettes et les transformations que j'ai apportées à mon costume, je défie bien qui que ce soit de voir en moi qui j'ai été. J'irai donc à Fort Faraway.

— Dans quel but ?

— Pour voir Buffalo Bill et lui révéler ces faits. Il saura bien découvrir l'autre retraite de ces bandits et les prendre ou les détruire tous. De cette manière la jeune fille et Brandon n'auront plus rien à craindre.

— Votre idée est excellente.

— En même temps, je rendrai un insigne service au Gouvernement, et j'y trouverai mon intérêt.

— Quand partons-nous ?

— Vous ne m'accompagnerez pas, pard ; vous resterez à surveiller nos mines. Mais ce sera ce soir que je vous quitterai.

— Comme vous voudrez, camarade. Serez-vous absent longtemps ?

— Pas un jour de plus qu'il ne sera nécessaire.

— Puisse le succès couronner vos efforts, pard ! dit Lucas Langley.

Les deux hommes procédèrent sur-le-champ aux préparatifs du voyage d'Andrew Selton.

Bien muni de vivres, de cartouches et de couvertures, — car les nuits étaient froides en cette saison, — monté sur son meilleur cheval, Andrew Selton se sentait de taille à braver toutes les fatigues et tous les dangers qui l'attendaient sur son chemin.

Des linges et une misère avaient été préparés pour emmailloter les sabots de sa monture et l'empêcher de pousser un hennissement qui eût donné l'éveil aux bandits. En approchant de leur camp, le cheval ne fit donc aucun bruit.

Deux feux seulement brûlaient ce soir-là, et il n'y avait que quelques hommes groupés autour. Les deux pards contourneront ce bivouac à distance respec-

tueuse, puis Lucas Langley souhaita bon voyage et bonne chance à son camarade et retourna à leur cabane.

Andrew Selton, resté seul, escalada le chemin abrupt de la falaise, dressa sa bête pour franchir le tournant si dangereux où cette sente est comme suspendue au-dessus d'un insondable abîme, et, après avoir rapporté l'équipement dans ses bras, la sella de nouveau. Il atteignit enfin le sommet de la crête et s'élança au galop dans la direction de Fort Faraway. Une course rapide lui permit d'atteindre le campement abandonné peu après minuit. Il y bivouaqua, près de la tombe de Hugh Mayhow.

Délivrance.

L'affaire de la rançon de Célesté Selton et la pensée d'avoir bientôt cette belle jeune fille à Last Chance surexcitèrent trop les mineurs pour qu'ils pussent s'astreindre à un travail régulier après qu'on les eut mis au courant de la situation. La mystérieuse disparition de Brandon, dont les plus actives investigations n'avaient pu faire retrouver la trace, n'était pas de nature à les ramener au calme.

Le jour où le docteur Dick dut se mettre en route avec Harding pour porter aux bandits la rançon de la jeune fille, tout Last Chance fut sans dessus dessous. A l'exemple de l'hôtelier Larry, les mineurs avaient procédé à un grand nettoyage de leurs cabanes et de leurs logements, pour donner une meilleure opinion d'eux-mêmes à leur future visiteuse.

Larry, qui venait de faire construire un nouveau pavillon destiné à son usage personnel, se hâtait gracieusement de l'aménager pour la jeune fille, le meublant aussi confortablement que possible avec tout ce qu'il y avait de mieux dans l'hôtel.

Les attentions de tous ces braves gens étaient si touchantes qu'il eût vraiment fallu avoir un cœur de pierre pour n'en être pas attendri.

Le docteur Dick s'était offert à se porter seul au-devant des bandits, mais on le persuada qu'il valait mieux suivre ponctuellement les ordres de leur capitaine et aller au rendez-vous avec la diligence, qui ramènerait la jeune fille.

Les mineurs nommèrent une délégation qui devait attendre Céleste à l'entrée de la vallée et l'escorter jusqu'à l'hôtel, où le gros de la population lui souhaiterait la bienvenue.

Chacun devait revêtir ses plus beaux habits, et les saloons fermentaient leurs portes, afin d'éviter à la belle hôtesse le répugnant spectacle d'un ivrogne incapable de se tenir debout.

Le matin fixé, Harding et le docteur Dick se présentèrent ponctuellement à l'hôtel. Le conducteur monta sur le siège, rassembla les rênes, et le médecin s'installa à côté de lui. Le sac d'or, le précieux sac contenant la rançon de la belle Céleste, avait été glissé sous leurs pieds.

Larry donna le signal du départ, et, salué par un tonnerre d'acclamations, le coche s'éloigna rapidement.

Le docteur Dick avait revêtu ses habits de gala et s'était paré de ses plus beaux bijoux; Harding, lui aussi, avait fait des frais inaccoutumés de toilette pour se présenter à son avantage devant miss Selton. Le drapeau étoilé des Etats-Unis flottait au bout d'une hampe fixée à l'arrière de la diligence, qui avait été nettoyée de fond en comble. Les harnais, brossés soigneusement, reluisaient, et des banderolles rouges, blanches et bleues avaient été attachées aux guides. Tout l'équipage avait un air véritablement somptueux et qui témoignait de l'importance de l'événement.

— Eh bien! Docteur, que pensez-vous de nos chances? demanda Harding dès que la voiture eut quitté la vallée.

— Qu'entendez-vous par là, Harding?

— Je veux dire: croyez-vous que nous allons réussir à délivrer la demoiselle?

— C'est vous qui avez débattu les conditions de sa remise en liberté.

— Parfaitement, mais je crains une trahison.

— Et alors?

— Nous avons l'argent.

— Sans doute.

— Nous ne sommes que deux.

— C'est vrai.

— La demoiselle est en leurs mains.

— Oui.

— Ils peuvent venir en nombre et nous faire un mauvais parti.

— Je sais tout cela, Harding. Mais je sais aussi que ces gaillards-là comprennent leur intérêt, et je crois en conséquence que tout se passera bien.

— Je l'espère sincèrement, répondit Harding.

En même temps, il reprit:

— Que pensez-vous de la disparition de Brandon, Docteur?

— Je ne sais trop qu'en penser. Il a dû se tuer en tombant dans quelque précipice.

— Je suis du même avis. Mais laissez-moi vous donner un petit avertissement, Docteur

— A quel sujet?

— Au sujet de cette jeune fille.

— Qu'ai-je donc à craindre, camarade?

— Si vous ne tombez pas amoureux d'elle, vous n'êtes pas l'homme que je crois.

— Je vois que vous êtes pincé, vous, Harding.

— C'est, ma foi! la pure vérité. Le pis est que je n'ai aucun espoir, car j'imagine qu'elle aime ce pauvre Brandon.

— Vous lui accordez toutes les perfections parce que c'est la seule femme que vous ayez vue sur la frontière. Je parierais bien qu'en réalité elle ne vaut pas beaucoup mieux qu'une vieille fille.

— Attendez, et nous en reparlerons, dit Harding avec un sourire confiant.

La voiture tournait une énorme saillie de rocher. A ce moment, ni le médecin, ni Harding n'aperçurent un homme qui semblait les observer du milieu d'un bouquet de pins. De la position qu'il occupait, cet homme avait pu suivre la marche du coche depuis un mille au moins. Il se tenait très droit, comme un soldat montant sa faction. Une de ses mains reposait sur la crosse d'un fusil à répétition, et l'autre tenait une longue-vue qu'il portait de temps en temps à ses yeux pour examiner la voiture. Un simple coup d'œil eût suffi pour reconnaître en cette taciturne sentinelle Buffalo Bill, le fameux chef des scouts.

Le plus étrange, c'est qu'il ne hiéla pas le coché, qu'il ne chercha pas à se faire reconnaître de son ami et subordonné Hal Harding. Il avait évidemment une raison pour leur laisser ignorer sa présence.

On arriva enfin en vue du défilé tragique de Dead Line, et Harding, en apercevant la croix plantée dans ce lieu funèbre, rassembla ses guides, s'attendant à tout instant à recevoir l'ordre de s'arrêter. Personne ne semblait occuper la passe; mais cela ne prouvait

rien, et Harding ne s'en étonnait pas plus que le docteur Dick.

En effet, comme les chevaux de tête arrivaient à hauteur de la croix, une voix cria :

— Halte !

S'arc-boutant des pieds au frein, Harding tendit les guides et arrêta court l'attelage.

Instinctivement, le docteur Dick avait porté la main à son revolver. Il la retira aussitôt et attendit froidement. La voix reprit :

— Y a-t-il quelqu'un dans la diligence ?

— Non, répondit Harding.

— Malheur à vous si vous m'en trompez, Harding !

— Je ne vous trompe pas. Nous sommes venus seuls, le Docteur Dick et moi.

— Qui vous suit ?

— Personne.

— Aucun mineur n'a quitté Last Chance.

— Aucun.

— Avez-vous apporté l'or ?

— Avez-vous amené la demoiselle ?

— Répondez à ma question, Harding.

— Répondez à la mienne.

— J'y répondrai après.

— Si vous avez amené votre captive selon nos conventions, nous vous remettons la somme ; sinon vous n'aurez pas notre argent sans combattre.

— C'est notre métier ; mais la demoiselle est ici.

— Alors, débarrassez-la de votre vilaine compagnie aussi vite que possible.

— Où est l'argent ?

— Avant que Harding pût répondre, le docteur Dick dit sévèrement :

— Mettons un terme à cette conversation ridicule. J'ai l'argent, et je suis disposé à vous le remettre, mais seulement lorsque vous m'aurez remis la jeune fille, pas avant. Où est-elle ?

L'accent impérieux et l'air déterminé du docteur Dick firent un effet immédiat sur l'invisible outlaw.

— Je vais la chercher, dit-il. Pendant ce temps, tournez votre voiture.

Harding exécuta le mouvement ; le médecin descendit du siège et se fit passer le sac d'or. Il y eut une attente de quelques minutes ; puis un homme sortit du fourré de pins, suivi de Céleste Selton. En approchant, la jeune fille agita la main pour saluer Harding et dit aimablement :

— Enfin, nous nous retrouvons donc, mon ami !

— J'en suis joliment heureux, Miss ! Permettez-moi de vous présenter le principal personnage de Last Chance, le Docteur Dick, qui apporte l'argent de votre rançon.

Le médecin ôta son sombrero, saluant très bas, et s'avança pour serrer la main que Céleste Selton lui tendait.

— Enchanté de faire votre connaissance, Miss, et de vous recevoir au nom des mineurs de Last Chance, dit-il de son air courtois.

Le bandit qui accompagnait Céleste était soigneusement masqué, et un large manteau noir l'enveloppait de la tête aux pieds. Il fit quelques pas vers le docteur Dick.

— Vous avez la scéme, Monsieur ? dit-il.

— Oui ; en or.

— Dites, Docteur ! interrompit Harding. Je ne vois pas pourquoi nous nous laisserions dévaliser par un seul homme. Abattons-le, maintenant que nous avons Mademoiselle.

Et, brusquement, il tira son revolver et visa le bandit.

— Non, non ! s'écria Céleste.

— Non, Harding ! ajouta le docteur Dick. Nous devons observer la foi jurée, même vis-à-vis des voleurs et des assassins.

Le masque n'avait pas bronché.

— Vous parlez sagement, Docteur Dick, dit-il. Je ne suis pas sot au point de me jeter à l'aveugle dans le premier piège venu, et toutes mes précautions sont prises pour me mettre à l'abri d'une trahison. Cette demoiselle peut vous dire que mes hommes sont embusqués à bonne portée, et qu'en pointant votre revolver sur moi, Harding, vous avez frôlé la mort de bien près.

— Nous aurions dû suivre votre exemple et venir en nombre, répondit le conducteur, très mortifié de la tournure que prenait l'affaire.

Le bandit reçut le sac sans répondre, l'ouvrit, palpa l'or comme quelqu'un qui est habitué à en manier et dit :

— Oui, ça fait le compte, ni plus ni moins...

« Demandez à Miss Selton si elle n'a pas été traitée avec les plus grands égards.

— C'est vrai, déclara la jeune fille. Mais ne va-t-on pas me rendre mon équipement et ma valise ?

— Certes ! dit l'outlaw.

Il fit un signal, et deux hommes, portant également des manteaux noirs et des masques rouges, apparurent sur la lisière du petit bois.

— Apportez les bagages de la prisonnière, leur cria le chef.

Pendant qu'ils exécutaient l'ordre, le docteur Dick demanda :

— Pensez-vous poursuivre encore longtemps le cours de vos exploits et échapper au sort que vous méritez, Mr. Outlaw ?

Un petit ricanement sortit de dessous le masque, et Harding remarqua que le visage de Céleste Selton devenait plus grave.

— Suis-je libre, Monsieur ? dit-elle à l'outlaw.

— Comme l'air, Miss Selton !

Elle se retourna, et le médecin l'aïda à monter dans la diligence, tandis que les deux bandits apportaient ses bagages, qui furent hissés sur l'impériale.

Céleste s'assit sur la banquette du fond et se tassa dans le coin, comme si elle tombait de fatigue ; Dick et Harding remontèrent sur le siège.

— Souvenez-vous, pards, que je conduirai encore sur cette route ! leur cria Harding en manière de défi.

— Je ne l'oublierai pas, camarade. Et je vous conseille de ne pas oublier non plus le proverbe : Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse !

— Que mon heure vienne, je suis prêt ! repartit le brave conducteur, qui mit son attelage en mouvement.

Un regard en arrière permit au docteur Dick de constater que les bandits s'étaient déjà évanouis.

Céleste Selton, qui regardait aussi de ce côté, se demandait tristement par quelles épreuves elle devrait encore passer.

Une enthousiaste Réception.

Lorsque la diligence eut laissé Dead Line loin derrière elle, Harding poussa un soupir de soulagement. Il pensait que Céleste n'avait plus rien à craindre des sinistres gredins.

— Saine et sauve, Docteur ! répétait-il joyeusement. Et comme nous n'avons pas perdu nos scalpes, il ne faut pas nous plaindre, en somme,

— Il faut même nous féliciter, Harding.

— Quand parlerez-vous à la jeune fille du pauvre dièment ?

— Ne lui avez-vous pas révélé la vérité ?

— Je lui ai appris qu'il avait perdu la raison à la suite de sa blessure ; mais il y a autre chose, maintenant.

— En effet, et vous désirez que ce soit moi qui lui annonce cette nouvelle ?

— Précisément. Il vaut mieux la lui apprendre avec des ménagements, et j'ai peur de ne pas savoir... de lui causer trop de chagrin.

— Je pense que vous avez raison, pard. Arrêtez donc la voiture ; je vais passer à l'intérieur.

— Allez-y doucement, Docteur ! J'ai idée qu'elle aime ce jeune homme.

— Rassurez-vous, dit le médecin.

La voiture stoppa, le docteur Dick mit pied à terre, et, allant à la portière, il dit à la voyageuse :

— Puis-je vous offrir ma compagnie pour le reste de la route, Miss Selton ?

— Certainement, Monsieur.

— Le fait est que j'ai quelque chose à vous dire, fit-il en s'asseyant sur la banquette de devant.

— Laissez-moi d'abord vous remercier de vos bontés pour moi, Monsieur. Je n'oublierai pas que vous avez risqué votre vie aujourd'hui.

— Ne parlez pas de cela, Miss Selton. Je n'ai fait que mon devoir... Vous verrez avec quelle impatience vous êtes attendue à Last Chance, et quelle royale bienvenue on vous y souhaitera. Vous êtes la première dame qui visite notre jeune ville.

— En vérité ? Je serai donc la seule représentante de mon sexe ?

— Oui, Miss ; et vous aurez autour de vous de rudes compagnons, mais aussi de braves gens, qui sauront vous mettre à l'aise.

— Situation bizarre pour moi ! dit Céleste. Mais elle ne m'inspire aucune crainte.

— Miss Selton, reprit le docteur Dick, après un instant de silence, j'ai peur que ce que j'ai à vous apprendre ne vous fasse beaucoup de peine.

— Parlez, Monsieur, répondit simplement la jeune fille. Hélas ! je commence à m'habituer à subir les coups du Destin.

— Harding m'a dit que c'est pour chercher un ami à qui vous avez confié une mission que vous êtes venue au Far-West,

— Oui; et mes secrets pressentiments ne m'avaient pas trompée. Mr. Brandon a été attaqué dans cette même diligence, et blessé si grièvement à la tête, qu'il en a perdu la raison.

— Ce n'est pas tout, Miss Selton.

— Qu'y a-t-il encore, mon Dieu?

— J'ai soigné Mr. Brandon; j'ai fait de mon mieux, en hésitant, toutefois à pratiquer certaine opération qui aurait, peut-être, réveillé son intelligence, mais qui pouvait tout aussi bien avoir un dénouement fatal.

— Mr. Harding m'a dit tout cela.

— Guéri physiquement, mon malade errait librement dans la ville et aux environs; mais il vient de disparaître mystérieusement. Tous les mineurs se sont mis à sa recherche, mais vainement, et nous ne pouvons que tirer des conjectures sur son sort.

— Précisez, Docteur Dick... — car on vous appelle ainsi, n'est-ce pas?

— Oui, fit le médecin. Je vous disais que nous ne pouvions tirer que des conjectures. Je suppose, pour mon compte, et beaucoup d'autres supposent comme moi, que ce malheureux a fait une chute mortelle dans la montagne.

— C'est une erreur, Monsieur. Mr. Brandon est prisonnier des outlaws.

Le docteur Dick n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment avez-vous appris cela, Miss Selton? demanda-t-il lorsqu'il put surmonter le trouble où l'avait jeté cette déclaration, faite d'un air triste, mais d'un ton tout à fait simple et naturel.

— En venant à Dead Line, aujourd'hui, nous avons rencontré un captif sous la garde de deux outlaws. Le chef de ma troupe échangea quelques mots avec eux; mais on ne me permit pas de parler au prisonnier, qui n'était autre que Mr. Brandon.

— Les bandits ont-ils donné un motif quelconque de leur refus?

— Non. D'ailleurs, Mr. Brandon ne m'aurait pas reconnue, puisqu'il ne jouit plus de sa raison.

— Où cet incident a-t-il eu lieu, Miss Selton?

— Pas très loin de la retraite de ces bandits.

— Pourriez-vous nous y conduire?

— Non; car nous avions déjà franchi plusieurs milles, et j'avais les yeux bandés.

— C'est le chef qui vous a opposé ce refus?

— Non; mais les outlaws ne faisaient que se conformer à ses instructions.

— Ce n'est donc pas lui qui vous accompagnait tantôt?

— Non, Monsieur; c'était son lieutenant, et celui-ci exécutait les ordres formels du capitaine.

— Où est-il ce capitaine?

— A son autre refuge, m'ont dit ses hommes.

— Savez-vous quels sont les projets de la bande au sujet de votre ami?

— Elle espère que cela lui rapportera encore de l'argent.

— Comment?

— Les outlaws ont dû s'emparer de ses papiers, et ils pensent qu'on offrirait une forte somme pour obtenir sa liberté.

— Les mineurs ne marcheront guère, cette fois.

— Je ne leur demanderai rien non plus.

— Qui paierait donc?

— Moi.

— Pardonnez-moi, vous êtes toute jeune et...

— Je suis riche, Docteur Dick. Mr. Brandon a été victime de son dévouement pour moi; c'est bien le moins que je lui vienne en aide. Je paierai sa rançon, et je le confierai aux plus habiles chirurgiens que je pourrai intéresser à son sort. Vous, qui êtes un éminent praticien, m'a-t-on dit, ne croyez-vous pas qu'il puisse se rétablir?

— Miss Selton, la balle qui l'a blessé a provoqué une lésion au cerveau; cependant, et encore qu'il n'y ait peut-être pas une chance sur cent de réussir, une opération habilement exécutée pourrait lui rendre la raison.

— En ce cas, nous la tenterons. La folie n'est-elle pas plus effroyable que la mort?

— Et vous supporterez tous ces frais?

— Certes. Mon intention est bien de rendre aux mineurs les sommes qu'ils ont souscrites pour ma délivrance. Je vous l'ai dit, mes moyens me permettent de les rembourser.

— Vous êtes une femme de résolution et de cœur, Miss Selton, et je vous admire. Mais nous approchons de la vallée; il est temps de nous préparer pour la réception qu'on nous ménage.

Là-dessus, le médecin cria à Harding d'arrêter, ce que celui-ci fit immédiatement.

Son impatience était grande de savoir comment la jeune fille avait accueilli la désolante nouvelle de la disparition de son ami, mais il ne put pas s'en informer sur-le-champ.

— Faut-il que je monte sur le siège, Monsieur ? demanda Céleste au médecin.

— Cela vaudrait mieux. Les hommes désirent vous voir, et nous voilà presque dans la vallée.

— Très bien. A Dieu ne plaise que je déçoive ces braves gens !

Et la belle voyageuse sauta de voiture et s'installa à côté de Harding, à la place occupée tout à l'heure par le docteur Dick, qui s'assit lui-même sur la valise de Céleste, derrière le conducteur.

Au tournant du chemin, Harding, dédaignant de se servir de sa trompe comme d'habitude, s'empara d'un clairon et sonna habilement l'air allègre et touchant d'« Annie Laurie » en l'honneur de Céleste, laissant les guides au docteur.

A cette attention nouvelle du conducteur, la jeune fille, très émue, sentit ses yeux s'emplir de larmes. Peu après, la voiture s'engageait entre une double haie vivante, formée par une centaine de cavaliers, et l'émotion de miss Selton redoubla. C'étaient des hommes à la mine farouche et sauvage ; mais le vivant qu'ils poussaient en apercevant Céleste sur le siège venait directement de leurs cœurs.

Têtes nues, ils suivirent la diligence en colonne par quatre.

Céleste agitant vigoureusement son mouchoir. Ses lèvres tremblaient, et ses paupières étaient humides.

— Un ban pour la dame de Last Chance ! s'écria le docteur Dick d'une voix retentissante.

Et les mineurs répondirent à son appel par d'assourdissantes ovations.

Cependant, Harding fouettait ses chevaux, et l'attelage filait à un train d'enfer, escorté du peloton des mineurs poussant des hurras sans fin.

Céleste voyait leurs cabanes, perchées çà et là sur les éminences de la vallée. Enfin, on arriva à l'entrée de l'agglomération principale, qui s'intitulait pompeusement : « Ville de Last Chance ». Une foule énorme s'y était rassemblée. Quand elle vit ces trois personnes sur l'impériale et cette escorte de cavaliers, ce furent des clameurs d'allégresse, de frénétiques applaudissements dont la rumeur emplissait toute la vallée comme un grondement de tonnerre.

— Quels braves cœurs ! fit Céleste.

— Vous l'avez dit, Miss Selton ! s'écria Harding, flatté de l'éloge que la belle voyageuse décernait spontanément à ses concitoyens.

— Voilà un accueil dont on a le droit d'être fier, et que je n'oublierai jamais !

La voiture avait enfilé comme une trombe la grande rue de la ville, et elle s'arrêta court devant l'hôtel. A ce moment, la manifestation de sympathie dont miss Selton était l'objet prit des proportions telles qu'on ne s'entendit plus du tout. Les mineurs déchargeaient en l'air leurs revolvers et leurs fusils, sans cesser d'acclamer leur visiteuse. Comme ils étaient plusieurs centaines, on peut imaginer le tapage infernal qui en résultait.

Céleste saluait à droite et à gauche et continuait d'agiter son mouchoir. Elle ne s'arrêta que lorsque l'hôtelier Larry lui tendit la main pour l'aider à descendre ; et, triomphante comme une reine, elle s'achemina vers l'hôtel, sous une tempête de vivats.

Le Conciliabule.

On a déjà pu apprécier, au cours de ce récit, les qualités de Céleste Selton. Bien élevée, instruite, douée d'une nature aimante et d'un cœur généreux, elle était d'une bravoure qui eût fait honneur à plus d'un homme, et elle ne reculait jamais devant l'accomplissement d'un devoir.

La chaleureuse réception de ces hommes, qui lui étaient complètement étrangers, ne pouvait manquer de la toucher profondément. Mais cela ne l'empêchait pas de comprendre que c'était une existence sauvage qui commençait pour elle, au milieu d'une population primitive et fruste, et elle se sentit prête à s'adapter à sa condition nouvelle, à en accepter sans faiblir les épreuves et les dangers.

L'hôtelier Larry la conduisit au logement qu'il lui avait gracieusement préparé. Harding, aidé d'un mineur, les suivait avec sa valise et son équipement de cheval.

L'aspect intérieur de sa cabane lui plut ; elle vit les efforts qui avaient été faits pour l'aménager proprement et confortablement. Elle en exprima toute sa satisfaction à Larry.

Quand elle se rendit à l'hôtel pour y prendre son premier repas, tous les mineurs se levèrent à son entrée et jetèrent leurs chapeaux sous les bancs. Les pères étaient inconnues à Last Chance, et l'on

appréciera à sa juste valeur la politesse de ces rudes compagnons du Far-West, lorsque nous aurons dit qu'il leur était aussi pénible de se séparer de leur couvre-chef que de leurs pistolets.

L'hôtelier Larry pria la jeune fille de lui faire l'honneur de s'asseoir à sa propre table, où le docteur Dick et Harding avaient déjà pris place, et il lui fit servir tout ce qu'il y avait de meilleur chez lui.

Céleste remercia son hôte de ces prévenances, auxquelles elle ne s'était pas attendue, et manifesta le désir de s'entretenir confidentiellement avec ceux qu'elle considérait naturellement comme ses protecteurs et ses chevaliers servants : le médecin, Harding et l'hôtelier. En conséquence, Larry les emmena dans un cabinet particulier, et Céleste put s'expliquer sans craindre les indiscrets.

— Merci encore, Gentlemen, de votre accueil si généreux, dit-elle. Je n'ignore pas que vous avez souscrit de fortes sommes pour payer ma rançon, et je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, mais je dois vous dire que je suis en mesure de vous rembourser, et que je vous rembourserai.

— Pas du tout, Miss Selton, protesta vivement le docteur Dick, que ses compagnons approuvèrent énergiquement. Vous ne nous devez rien,

Céleste tint bon.

— Puisque je suis riche, et que je n'ai aucun droit à votre générosité, c'est bien le moins que je vous fasse rentrer dans vos avances. J'insiste donc, et je vais remettre au patron une traite sur une banque de l'Est. Cette traite couvrira également la rançon de Mr. Bernard Brandon.

— Croyez-vous qu'on le rançonnera réellement? demanda le docteur Dick.

— Assurément. Pourquoi l'aurait-on pris?

— Et vous êtes décidée à payer encore, Miss Selton? dit l'hôtelier.

— Pourquoi pas, Mr. Larry?

— Permettez, Miss, dit le médecin. Vous êtes notre hôte, et nous, qui vous recevons, nous sommes responsables de ce qui vous arrive. C'est à nous de payer.

— Parfaitement, dit Harding.

— Je suis de cet avis, ajouta l'hôtelier.

— Merci, mais je ne puis accepter. Prenez ce chèque, Mr. Larry, et faites-le toucher. Moi, je vais commencer mes démarches pour retrouver mon père,

qui était dans ce pays la dernière fois qu'il m'a donné signe de vie.

— Miss Selton, il faudra bien que vous connaissiez la vérité tôt ou tard; je vous dirai donc que j'ai connu votre père, et qu'il a été mon ami, dit alors le médecin.

Céleste fit appel à toute sa vaillance pour recevoir les pires nouvelles et dit avec calme :

— Parlez-moi de lui, Docteur.

— Quoique beaucoup plus âgé que moi, nous étions très liés tous les deux.

— L'avez-vous vu depuis son arrivée dans l'Ouest?

— Non. Toutefois, écoutez. Dernièrement, j'étais en reconnaissance avec Buffalo Bill, et le grand scout m'a raconté qu'il avait été secouru par un homme qui se rendait à Mollogon. Cody emmenait à Fort Faraway un déserteur, qu'il venait d'arrêter à Last Chance, quand il fut attaqué par une bande de desperados, sous les ordres d'un nommé Bill Cœur Noir, ou Bill Black Heart. Tombé sous son cheval mort, Buffalo Bill eût péri infailliblement, sans l'intervention, aussi énergique qu'opportune, d'un cavalier qui mit ses assaillants en fuite. Ce cavalier lui dit s'appeler Andrew Selton et poursuivit son chemin sans avoir voulu dire pourquoi il se trouvait dans cette région, ni indiquer le lieu précis où il habitait. En écoutant le récit de Buffalo Bill, je me rappelai le compagnon de ma jeunesse, et je résolus de le retrouver. Nous primes sa piste, et nous réussîmes à découvrir sa retraite, mais non pas Andrew Selton lui-même, ni le camarade qui partageait son existence d'ermite.

— Où cela se passait-il?

— Dans le Grand Cañon du Colorado, Miss Selton.

— Et vous avez fini par le retrouver? demanda anxieusement la jeune fille.

— Non. Un énorme pan de roche s'était écroulé sur sa cabane, et les deux malheureux avaient été ensevelis sous une montagne de pierres.

Céleste frémit d'horreur et cacha son visage dans ses mains, mais elle ne tarda pas à surmonter cette défaillance si naturelle.

— Êtes-vous sûr que mon père a été pris sous l'éboulement?

— Hélas, oui, Miss Selton; avec son camarade! Le scout et moi nous bivouaquions non loin de là;

nous fûmes réveillés au milieu de la nuit par un fracas épouvantable. Le cataclysme s'était produit subitement. Le lendemain, toutes nos recherches demeurèrent vaines. Les deux hommes avaient été écrasés et engloutis avec leurs chevaux et un chien, dont nous avions entendu les aboiements la veille. C'est un grand malheur, mais aucun doute ne subsiste sur le sort de votre pauvre père.

— Merci de m'avoir renseignée, Docteur Dick! Mais il faut que je voie Buffalo Bill, et que je lui demande de me conduire à l'endroit fatal où mon père a perdu la vie, dit Céleste avec un accent qui décelait l'immensité de son chagrin.

Le Docteur Powell rentre en Scène.

Après que la diligence qui transportait la rancœur de Céleste Selton eut disparu dans le lointain, Buffalo Bill demeura quelques instants sombre et silencieux, comme plongé dans une profonde méditation. Puis, jetant son arme sur son épaule, il s'achemina vers les montagnes.

Une étape d'une dizaine de milles l'amena dans un creux formant une véritable cuvette; la superficie pouvait en être de douze acres environ, bien arrosée et couverte de bois. Deux chevaux, qui y paissaient, le saluèrent d'un hennissement de bienvenue.

À l'autre bout de la cuvette, parmi les pins, il y avait une cabane rustique où le scout serrait ses objets de campement et d'équipement. Il fit du feu, prépara son repas, et, quand il se fut restauré, il attrapa un des chevaux, le sella et se munit de quelques couvertures ainsi que d'un havresac plein de provisions.

Conduisant le cheval par la bride, il referma derrière lui la barrière, établie à l'unique issue de cette cuvette pour empêcher les animaux de s'échapper. Puis il sauta en selle et prit la direction du fort.

— Il n'y a rien à faire pour l'instant, murmura-t-il. Et, comme l'homme à qui je puis le mieux me fier est là-bas, autant vaut aller le chercher.

Il marcha bon trot toute la journée et ne s'arrêta qu'après le coucher du soleil. Ne voulant pas allumer de feu, il expédia un repas froid, mit son

cheval au piquet, s'enroula dans ses couvertures et ne tarda pas à s'endormir.

Quelques heures après, il repartit, et, à la première lueur de l'aube, il était déjà loin. Vers huit heures, il fit rôtir le filet d'une antilope qu'il avait tuée en route et assaisonna ce plat de résistance de lard et de biscuits, tandis que sa monture se régalaient dans l'herbe plantureuse et grasse. Un repos d'une heure et demie retrempe ses forces. À midi, il fit une seconde halte d'environ deux heures, puis galopa jusqu'à la nuit.

Comme la veille, il fut en selle deux heures avant l'aube, et dès lors, il pressa l'allure de sa bête, comme si le but du voyage n'était plus éloigné. En effet, le cheval épuisé dressa les oreilles en apercevant, vers dix heures du matin, des palissades et des constructions au-dessus desquelles un drapeau flottait.

C'était le fort Faraway, dont Buffalo Bill ne fut pas long à franchir la poterne. Le scout se fit conduire aussitôt aux quartiers de l'officier commandant.

Le major Randall le reçut avec sa cordialité ordinaire et écouta attentivement son rapport. Il parut intéressé surtout lorsque l'éclaireur lui expliqua qu'il avait posté des hommes pour surveiller la route.

— Vous êtes donc en bonne voie pour capturer ces bandits, Cody?

— Oui, Monsieur.

— D'après ce que vous m'avez dit, ils sont sous les ordres d'un chef sérieux?

— Certes, Major. Leur capitaine est un homme d'une bravoure et d'une habileté peu communes. Rusé comme un Indien, il sait, en outre, imposer son autorité à ses inférieurs.

— Qui est-ce?

— Je ne crois pas que ses hommes eux-mêmes puissent le dire. Il ne va jamais sans un masque et un manteau noir, et son cheval est aussi bien déguisé que lui.

— Étrange!

— Cette précaution de se travestir est le meilleur atout dans son jeu, Major.

— Qui conduit la diligence à présent?

— Harding, mon nouveau scout.

— Un rude compagnon, eh? Malheureusement, j'ai bien peur qu'il ne trouve la mort sur la route.

— J'espère que non. Il est habitué à braver le danger, et il ne lui est jamais rien arrivé de fâcheux.

— Avez-vous un plan ?

— Depuis que j'ai fini de jouer le rôle du vieux Huckleberry, dont la brusque disparition a paru si mystérieuse aux gens de Last Chance, je n'ai pas cessé de rôder sur le chemin, de prendre des notes et de poursuivre mon enquête. J'ai établi mon campement au milieu de la montagne, dans une sorte de cuvette naturelle où j'ai laissé mon cheval de bât.

— Vous n'avez pas autre chose à me confier ?

— Non, si ce n'est que je suis venu ici dans un but déterminé.

— Quel est-il, Cody ?

— J'ai appris que le docteur Frank Powell, déjà de retour du voyage qu'il a fait dans l'Est, était arrivé au fort pour relever le docteur Dey, mais qu'il n'entrerait en fonctions que dans quelques semaines. Comme c'est, vous le savez, mon vieux compagnon, qu'à lui seul il vaut un régiment, j'ai songé à lui offrir de m'aider à exterminer ces bandits.

Le docteur Powell se présentait à ce moment chez le major, et il put entendre les derniers mots du scout.

— Vous ne pouviez faire un choix plus judicieux, Cody. Que dites-vous de la proposition de votre ami, Powell ?

— Comment pourrais-je refuser après des compliments si flatteurs ?

— Je savais bien que tu viendrais, Frank ! s'écria Buffalo Bill.

— Ne suis-je pas toujours prêt à te suivre, camarade ? Mais il faut que je demande un nouveau congé régulier au Major Randall, pour le cas où notre mission ne serait pas achevée quand viendra le jour de reprendre mon service.

— Accordé, Powell. Toutefois, il serait préférable de relever d'abord votre collègue et de passer le service à votre aide. Quand comptez-vous repartir, Cody ?

— C'est à vous de décider, Major.

— Mettons dans dix jours, voulez-vous ?

— J'aime mieux retourner à mon campement après deux jours de repos ; mais rien n'empêche que le Docteur Powell soit là pour vous prêter main-forte. — Soyez tranquille, Major, répondit d'un ton confiant Buffalo Bill.

Et, accompagné de son cher Powell, le meilleur et le plus fidèle de ses amis, le noble éclaireur se retira dans ses quartiers.

Une Découverte.

Bien reposé par un séjour de quarante-huit heures au fort, Buffalo Bill reprit seul le chemin de son petit campement, non loin de Last Chance. Il emmenait avec lui une autre bête de bât chargée de vivres et de couvertures, car l'hiver approchait, et la température se rafraîchissait de plus en plus.

Pour ne pas imposer à ses chevaux un surcroît de fatigue inutile, le scout fit le trajet à loisir. Quand il arriva, le troisième jour, le cheval laissé là piaffa et caracola comme un poulain.

Son premier soin fut de consolider sa cabane et d'en d'améliorer l'aménagement. Ce travail lui prit tout une journée. Le lendemain, ayant consolidé la barrière de l'entrée par mesure de prudence, il s'achemina à pied vers la route postale allant à Last Chance. Il pensait sagement qu'en se privant de son cheval, il éviterait de laisser des traces, et qu'il lui serait plus facile de se cacher.

Il avait franchi un mille à peu près, quand il remarqua sur le sol des empreintes irrégulières et bizarres. Il les suivit et, au bout d'un autre mille, il arriva sur un terrain tout piétiné, mais sans qu'on pût dire exactement par quels animaux, la forme des pieds n'étant nulle part distincte.

La piste qu'il avait relevée jusque-là n'était faite que par un seul sabot de cheval. Le scout comprit que des chevaux dont les pieds étaient enveloppés de chiffons pour ne pas laisser de traces avaient passé par là, mais que ces chiffons s'étaient détachés d'un des sabots. C'était cette troupe d'animaux aux pieds emmaillottés qui avait produit ce piétinement confus dans le lieu où leurs maîtres les avaient parqués.

En effet, l'œil de lynx de l'éclaireur retrouva un peu plus loin la même piste, qui le conduisit au bord d'un ruisseau où les fougères devenaient beaucoup plus distinctes.

— Il y avait huit chevaux, fit-il ; mais combien d'hommes ? Je ne saurais le dire. Il est à présumer que plus j'irai en avant, plus la piste sera facile à suivre. J'espère arriver ainsi jusqu'à leur repaire, et alors ce sera pour eux la fin. Mais la nuit approche, et voici un chemin qui me reconduit chez moi en droite ligne. Demain, je me remettrai en campagne, mais à cheval, cette fois.

Sur la Piste des Pieds-Fourchus.

Forçant le pas, il fut de retour à son campement en moins de trois heures de marche. Il se hâta de faire ses préparatifs et se mit tout de suite en route, monté sur son meilleur cheval. Lorsqu'il atteignit l'endroit qu'il avait choisi pour bivouaquer, il était plus de minuit. Abandonnant son cheval à lui-même, il s'entortilla dans ses couvertures et s'endormit profondément. Mais dès l'aube il était debout et repartait.

Quelques milles plus loin, il trouva l'endroit où les outlaws avaient ôté les linges des sabots de leurs chevaux.

Ne craignant plus de s'égarer, il déjeuna, l'esprit tranquille.

Il savait maintenant pourquoi les bandits ne laissaient pas de traces en allant s'embusquer à Dead Line et en s'enfuyant. La précaution qu'ils prenaient d'envelopper les pieds de leurs bêtes, dépistait sûrement ceux qui tentaient de les poursuivre.

Buffalo Bill ne pensait pas que leur repaire fût très éloigné de Dead Line; mais, à midi, la piste s'allongeaient toujours devant lui.

Rien, d'ailleurs, ne le pressait. Seul, tout ce qu'il pouvait faire, c'était de découvrir le refuge de la bande; après quoi, il irait attendre au rendez-vous l'éclaireur-médecin, et ils concerteraient ensemble le plan de leurs opérations.

La nuit vint, sans qu'il eût atteint le bout de la piste, et il se vit obligé d'installer son bivouac.

Au petit jour, il remonta à cheval, et, comme les heures passèrent sans amener de changement notable dans la direction de la piste, il murmura :

— Elle me mène au Grand Cañon du Colorado, c'est certain. Auraient-ils donc choisi cette région sauvage pour s'y réfugier? Pourquoi pas, après tout, et où seraient-ils mieux en sûreté que là?

La région commençait à lui devenir familière. Au bout de quelques milles, il reconnut qu'il se trouvait sur le chemin qu'il avait suivi naguère avec le docteur Dick pour retrouver Andrew Selton.

Soudain, la grandiose perspective de la gorge du Colorado s'offrit à sa vue. Le spectacle de cette sauvage et magnifique nature fit presque autant d'impression sur lui que la première fois.

N'osant aller plus loin à cheval, il s'écarta de la piste pour mettre sa monture à l'abri des regards indiscrets. Un petit vallon, qu'il dénicha, lui parut bien placé pour lui servir d'asile temporaire, avec son herbe épaisse et son étang limpide. Il y parqua son cheval, cacha son équipement et s'éloigna à pied, n'emportant qu'une couple de couvertures roulées en bandoulière, son havresac, son fusil, son lasso et sa peinture d'armes.

Il rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où il avait quitté la piste. Dès lors, il lui fallut redoubler de prudence, n'avancer que pas à pas, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, pour éviter une surprise.

Arrivé au bord de la crête à la nuit tombante, il s'assura que le chemin périlleux qui suivait la paroi de la muraille rocheuse avait été découvert par les outlaws, dont il gardait les empreintes.

La nuit se passa pour lui dans un demi-sommeil, entre un souper et un déjeuner froids, et, à l'aurore, il se risqua sur la sente décline, persuadé d'être tout près du but.

La Mission du Chercheur d'Or.

Andrew Selton, l'Ermite du Grand Cañon, était parti pour Fort Faraway, résolu à signaler la présence d'une bande d'outlaws masqués dans la Gorge du Colorado. Tout à coup, il aperçut dans le lointain un nuage de poussière venant vers lui.

Bientôt, un cavalier, suivi d'une bête de bât, émergea de ce tourbillon de poussière. Dissimulé dans un bouquet d'arbres, le chercheur d'or vit tout de suite que ce cavalier était un Blanc.

— On dirait de Buffalo Bill, murmura-t-il un instant après, en remarquant qu'il était vêtu de peau de daim et portait les cheveux longs. Mais non, se reprit-il; c'est l'éclaireur-médecin, le docteur Frank Powell.

Le cavalier, tout en s'approchant, scrutait le taillis de ses yeux perçants. Quelque chose, évidemment, éveillait sa méfiance, et il allait appuyer à gauche, quand Andrew Selton quitta sa cachette et se porta au-devant de lui en agitant son chapeau.

Le scout-médecin hésita. Était-ce bien un ami qui lui faisait ce signal? N'était-ce pas plutôt un ennemi recourant à une ruse de guerre?

Andrew Selton devina ses soupçons et leva les mains au-dessus de sa tête, démonstration pacifique qui rassura le docteur Powell.

— Je n'ose pas lui révéler mon identité, bien que le Ciel m'en soit témoin que je me confierais volontiers à lui, pensait le chercheur d'or. Mais il m'a connu intimement. Je me demande s'il ne va pas découvrir pas la supercherie.

Pour plus de précaution, il voulut ne pas avoir l'air de le connaître, et il lui cria en s'approchant :

— Êtes-vous Buffalo Bill, Monsieur ?

— Non ; je suis le docteur Powell, de l'armée.

— En effet, je vois que vous n'êtes pas le chef des scouts, que j'ai eu l'occasion de rencontrer, un jour qu'il était aux prises avec des bandits. Venez-vous de Fort Faraway, Monsieur ?

— Oui.

— J'y vais de ce pas pour parler à Buffalo Bill.

— En ce cas, vous pouvez rebrousser chemin.

Buffalo Bill n'est pas au fort. Il m'a même donné rendez-vous à certain campement abandonné, où se trouve une tombe.

— Je connais ce campement-là, Monsieur. C'est moi qui ai creusé la tombe.

— La tombe ?

— Oui, celle de Black Heart Bill, le desperado, pour préciser.

— Serait-ce vous qui l'auriez tué ?

— Oui, Monsieur ; sa conduite envers moi méritait ce châtiement.

— Qui êtes-vous, si je puis vous le demander ?

— Mon nom est Andrew Selton, Monsieur, et je suis un chercheur d'or.

— Il me semble que Buffalo Bill m'a parlé de vous.

— C'est possible.

— Mais Cody vous croit mort.

— Comment cela ?

— Il voulait vous retrouver. Il a pris votre piste et l'a suivie jusqu'à votre habitation dans le Grand Cañon ; il s'y était produit un affaissement du rocher. Buffalo Bill a supposé que vous aviez péri dans cette catastrophe.

— Il s'est trompé, Monsieur. J'ai pu m'échapper à temps. Puisque vous allez le rejoindre, puis-je vous accompagner ?

— Eh ! oui, Mr. Selton ; vous me ferez plaisir,

Les deux hommes se mirent en route côte à côte, et le chercheur d'or reprit :

— Je vous guiderai jusqu'au campement abandonné, Monsieur. Mais êtes-vous sûr d'y trouver Mr. Cody ?

— Je l'espère, du moins. En tout cas, je l'y attendrai.

— J'en suis heureux, car j'ai hâte de le voir, et je vais vous expliquer pourquoi.

— Si vous le jugez bon.

— Je devine votre dessein, Docteur Powell ; et je suis enchanté de savoir que j'aurai votre aide, en même temps que celle de Buffalo Bill, pour faire ce que j'ai à cœur de faire.

— Je ne comprends pas, Mr. Selton ?

— Promettez-moi, d'abord, de garder pour vous les confidences que je vous ferai.

— Je vous le promets.

— Je suis un mineur, vous ai-je dit, Docteur Powell. Mon métier m'a entraîné dans le Grand Cañon du Colorado, où j'ai découvert de riches placers. Pendant que j'étais à Mollogon pour renouveler notre stock de provisions, mon compagnon entendit un craquement sinistre dans le rocher qui abritait notre cabane et transporta notre campement ailleurs. Il était temps. Peu après, le rocher s'écroulait et Buffalo Bill, qui se trouvait dans le Cañon avec un compagnon, entendit le fracas formidable qui accompagna la chute de cette énorme masse.

« Ils crurent que nous avions péri, mon camarade et moi ; mais il n'en était rien.

« De retour au cañon, j'assistai même à leur départ à leur insu. Quelque temps après, je découvris par hasard qu'une troupe séjourrait dans la gorge. Je l'épiai, et je m'assurai que c'étaient des outlaws masqués. Ces outlaws avaient une prisonnière avec eux... Rampant jusqu'à portée de leurs voix, je vis et j'entendis tout. La captive était une belle jeune fille, et l'homme qui la surveillait, le lieutenant de la bande. Les outlaws l'avaient faite prisonnière pour obliger les mineurs de Last Chance à payer sa rançon. Je résolus aussitôt d'agir, et, ayant vu le lieutenant emmener la jeune fille pour la remettre aux mineurs moyennant une forte somme, je me mis en route afin de prévenir Buffalo Bill et de le guider jusqu'au campement de cette bande. Et je le fais avec d'autant plus de détermination que cette jeune personne porte le

nom de Céleste Selton, et que, par conséquent, elle doit être ma fille.

«Voilà l'histoire, Docteur Powell. Mon camarade m'attend là-bas.

Frank Powell était à la fois surpris et ému.

— Mon cher camarade, dit-il, vous avez fait une découverte très précieuse, et Buffalo Bill sera trop heureux de marcher contre ces outlaws, car c'est son métier de faire régner l'ordre sur la frontière. Je souhaite sincèrement que votre fille ait été remise saine et sauve entre les mains des mineurs, et que les bandits n'aient pas soulevé de difficultés après avoir reçu sa rançon.

— Je suis rassuré sur ce point. Le lieutenant des outlaws n'est pas un méchant homme au fond, à ce que j'ai pu voir; il m'inspire même de la confiance. Je demande une seule chose, c'est qu'il ne partage pas le triste sort de ses compagnons, car il ne le mérite pas.

Et le chercheur d'or raconta ce qui s'était passé entre Wolf et Céleste.

— Je partage votre manière de voir, camarade, répondit l'éclaireur-médecin. Puisque cet homme s'est bien conduit vis-à-vis de miss Selton, je m'emploierai pour qu'on lui rende sa liberté, tandis que ses camarades payeront leurs crimes au gibet.

En arrivant au campement abandonné, le docteur Powell n'y trouva pas Buffalo Bill. Comme le premier arrivé devait attendre l'autre, les chevaux furent mis au piquet, et le médecin s'installa avec son nouvel ami.

Le docteur Powell alla ensuite jeter un coup d'œil sur la tombe de Black Heart Bill. Il lut l'inscription gravée dans l'écorce d'un tremble et demanda :

— Le vrai nom de cet homme était donc Hugh Mayhew ?

— Oui, Monsieur.

— J'ai connu un sergent Manton Mayhew à Fort Faraway. Il fut tué par un collègue, le sergent Wallace Weston, qui, condamné à mort pour ce fait, réussit à s'évader au moment même où on allait l'exécuter.

— Put-on le rattraper, Monsieur ?

— Le pauvre garçon mourut plus misérablement encore. Il s'engagea dans le désert et y périt de privations. Il avait commis un crime en ôtant la vie à un compagnon d'armes; mais il devait avoir ses raisons, encore qu'il ait jugé bon de les tenir secrètes. C'était un beau et bon soldat, brave et

fidèle; et il aurait tôt ou tard gagné ses galons d'officier si cette triste affaire n'avait pas eu lieu.

— Et il n'a pas cherché à se disculper ?

— Non. Il paraît que, pour ce faire, il eût été obligé de compromettre d'autres personnes, et il ne l'a pas voulu.

Le chercheur d'or poussa un soupir.

— Oui, fit le docteur. Je pense souvent à son triste sort.

L'après-midi, les deux compagnons abattirent une antilope et firent un excellent souper. Puis ils allumèrent leurs pipes et s'assirent pour bavarder, ce qui était le meilleur moyen de tromper la longueur de l'attente.

— Vous me parlez de Wallace Weston, ce matin, Docteur Powell, dit le chercheur d'or.

— Oui.

— Et vous remarquez que l'épithète du tremble portait le nom de Mayhew ?

— En effet.

— Je vous ai dit que j'étais l'auteur de la mort de ce Mayhew, et que je le connaissais depuis longtemps.

— Oui.

— Mais ce que je ne vous ai pas dit, c'est que Hugh Mayhew était le frère de Manton Mayhew, le sergent.

— Vous avez donc connu aussi le sergent Mayhew ?

— Intimement; c'était mon ancien camarade d'école.

— Ah! parlez-moi donc de lui.

— Nos familles vivaient dans le voisinage l'une de l'autre, Monsieur, et Manton Mayhew et moi, qui avions été deux élèves rivalisant de zèle en classe, nous devînmes épris de la même jeune fille. Manton Mayhew ne recula devant rien pour triompher de moi et s'assurer la main de celle que j'aimais à la folie. Nous étions entrés dans la même banque au sortir de l'école. Il fit planer sur moi une accusation de vol et, qui plus est, de meurtre, car les auteurs du méfait avaient assassiné le gardien de nuit de la banque. On m'aurait pendu, sans l'intervention de la jeune fille qui me prévint à temps en me suppliant de fuir et en facilitant mon évasion. Gardant au fond de mon cœur la volonté de prouver mon innocence, je quittai la région, et je devins

une manière de Juif errant. C'est alors que je reçus une lettre de celle que j'aimais, lettre terrible où elle me reniait, où elle disait que j'étais réellement un voleur et un assassin et qu'elle ne se pardonnerait jamais de m'avoir ouvert son cœur. Un ami, avec qui je correspondais, m'apprit une nouvelle encore plus odieuse. Manton Mayhew avait réussi à ruiner mon père, qui spéculait par l'intermédiaire de sa banque, et, désespéré, le pauvre homme s'était suicidé. Folle de chagrin, le cœur brisé, ma mère l'avait suivi dans la tombe, peu après ma fuite. Ce n'est pas tout. Hugh Mayhew, supplantant à son tour son frère Manton dans l'esprit de ma fiancée, avait fini par épouser celle-ci.

« Quelques années plus tard, j'appris par la même source que Manton Mayhew avait mal tourné, et que, dans une crise de « delirium tremens », il avait blessé mortellement croyait-il, un de ses compagnons. Effrayé des conséquences possibles de cette querelle, il s'était enfui on ne savait où. Hugh Mayhew ne s'était pas mieux conduit que son frère. Par ses folles prodigalités, il avait causé la faillite de la banque qui appartenait à son père, et, une nuit, dans un accès de rage, il s'était emporté jusqu'à faire feu sur sa femme.

« Pour en finir, Docteur Powell, car ce sujet m'est odieux, j'ajoute que Manton s'engagea dans l'armée, où il gagna le grade de sergent. Envoyé à Fort Faraway, il s'y rencontra avec le sergent Weston qui le reconnut. Craignant d'être dénoncé par lui et d'avoir à rendre compte de ses crimes, il l'attaqua, le menaçant de le tuer. Mais Wallace Weston était armé d'un revolver qu'un officier l'avait prié de porter chez lui. Comme Mayhew s'apprêtait à lui plonger un poignard dans le cœur, il le prévint en lui frappant la tête.

« Plutôt que d'évoquer un passé exécrable et que d'être envoyé dans l'Est pour y répondre du meurtre du gardien de banque, meurtre dont il était innocent, le sergent Wallace Weston préféra se faire et accepter une condamnation qui mettrait fin à une vie de désespoir.

Un Ressuscité.

Le docteur Powell regardait fixement son interlocuteur, et une expression de sévérité durcissait ses traits virils.

Il avait parfaitement compris que le prétendu Andrew Selton n'était autre que le sergent Wallace Weston, malgré les précautions un peu gauches prises par le mineur, au cours de son récit.

— D'où tenez-vous tous ces renseignements ? demandait-il comme s'il ne se doutait de rien. Et pour quoi n'avez-vous pas cherché à venir en aide à l'infortuné Weston ?

— Vous m'avez donné votre parole de ne pas me trahir, Docteur Powell ?

— Et je la tiendrai, soyez-en sûr.

— Eh bien, sachez que je suis Wallace Weston.

Ce franc aveu rassérénait l'éclaireur-médecin. Pourtant, un doute subsistait dans son esprit. Le chercheur d'or lui avait-il bien dit toute la vérité ? N'avait-il pas un intérêt caché à se faire passer à ses yeux pour le sergent Wallace Weston ?

— Ne me trompez-vous pas ? s'écria-t-il. L'.

Pour une fois, il sentait son beau flegme l'abandonner, et il s'était dressé, tout frémissant d'émotion.

— Je vous jure que non.

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur.

— Voilà donc pourquoi votre physionomie ne me paraissait pas inconnue !

« Sur mon âme, Weston, je suis heureux que l'histoire de votre prétendue mort dans le désert soit erronée, et que vous ayez dissipé l'obscurité qui planait sur le drame dont vous et Manton Mayhew fûtes les acteurs !

— Il n'en reste pas moins, Monsieur, que je suis toujours accusé du vol de la banque et du meurtre du gardien.

— N'avez-vous pas un moyen quelconque de réfuter victorieusement les charges qui pèsent sur vous ?

— L'aveu des vrais coupables pourrait seul m'innocenter.

— Quels étaient ces coupables ?

— Les Mayhew, et un autre.

— Eux ?

— Oui. Ils avaient pour complice un employé de la banque.

— Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Malheureusement non, Monsieur.

— Et les Mayhew sont morts !

— Deux d'entre eux, tués de ma main tous les deux, juste châtiment de leurs crimes ! Mais, comme je ne puis établir mon innocence, j'ai été forcé jusqu'ici de cacher mon identité. Voilà pourquoi j'ai pris le nom d'Andrew Selton, pauvre chercheur d'or mort dans le désert, et dont les soldats ont pris le cadavre pour le mien, après que je me fus emparé de ses vêtements et de ses papiers.

— Votre salut tient du miracle, Weston.

— Appelez-moi Selton, Monsieur, puisque c'est le nom que je porte désormais. Du reste, je n'ai guère gagné à ce changement d'identité, car le vrai Andrew Selton avait été victime, lui aussi, de machinations abominables.

— Racontez-moi tout, Selton ; je serai très heureux de recueillir votre confession.

— Voici. Je m'étais élancé vers le désert monté sur un cheval que j'avais trouvé errant dans une oasis. Ce cheval me conduisit près du cadavre de son maître. Aussitôt, l'idée me vint de tirer parti de cette singulière aventure. Je fouillai le mort, et je découvris des papiers qui m'apprirent qu'il avait dû s'exiler et se réfugier au Far-West, où il s'était mis à la recherche de filons aurifères. Il avait trouvé de riches placers, dont l'emplacement exact figurait sur une carte qu'il portait dans sa ceinture. Sa fortune allait faire de lui un homme puissant, et il ne craignait plus de reparaitre devant ses semblables, fort qu'il était de son innocence et de son bon droit ; mais la mort le surprit en chemin.

« Je me revêtis donc de ses effets, en les échangeant contre mon uniforme ; je pris ses bagages et poursuivis ma route, certain que ma mort ne ferait désormais de doute pour personne. C'est en me rendant au placer d'Andrew Selton que je tombai sur le camp de Hugh Mayhew, ou Black Heart Bill.

« Je reconnus ce misérable, et je le tuai en duel ; puis je me mis en mesure de réaliser mon projet, qui était d'exploiter les mines d'Andrew Selton et de remettre la moitié des richesses ainsi acquises à sa famille. J'imitai son écriture, et j'écrivis à son avoué, qui était son meilleur ami, ainsi qu'à sa petite fille, devenue orpheline. On me répondit à Mollogon que

Céleste, cette petite fille, était morte, et que les Selton ne possédaient rien. J'ai compris qu'on m'avait menti, en écoutant le récit que Céleste Selton a fait dernièrement au lieutenant de la bande. La fille du défunt n'est pas morte ; mais elle a été faite captive pour avoir tenté de retrouver son père et de le mettre en garde contre les ennemis qui l'avaient bafoué si odieusement. Elle a percé à jour le complot de ces misérables, et, n'ayant plus de nouvelles d'un jeune homme parti, pour l'amour d'elle, à la recherche de son père, elle n'a pas craint de se lancer dans une série d'aventures dont nous ne saurions prévoir la fin.

« Je poursuis donc un double but, Docteur Powell : punir les outlaws qui l'ont ravie, et la retrouver pour lui révéler toute la vérité et lui remettre la moitié de la fortune que j'ai acquise en exploitant les mines de son père, mines indiquées sur la carte dont je vous ai parlé et situées dans le Grand Cañon.

— Et après ?

— Peut-être m'en irai-je errant par le monde comme une âme en peine ; peut-être me remettrai-je au travail dans mes placers. Qui sait ? Ma vie n'est-elle pas ruinée ?

— Non, Weston, ce n'est pas là votre destinée. Vous méritez mieux, et je me chargerai volontiers de vos intérêts. Je vous crois sur parole. Je saurai établir votre innocence, rassembler les preuves qui vous laveront des accusations monstrueusement injustes qu'on a lancées contre vous. Même le meurtre du sergent Mayhew doit vous être pardonné, puisque vous vous trouviez en état de légitime défense.

— Le Ciel vous entende et vous bénisse, Docteur Powell !

— Je n'exigerai qu'une chose de vous, Weston.

— Laquelle, Monsieur ?

— C'est que vous répétiez tout ce que vous venez de me dire à Buffalo Bill. Le grand éclaireur a toujours été persuadé de votre innocence, et votre résurrection, — c'est le mot, n'est-ce pas ? — sera saluée par lui avec allégresse.

— Je me conformerai aveuglément à vos ordres, Monsieur. Mais chut ! voilà quelqu'un.

— C'est Buffalo Bill ! s'écria Frank Powell.

Et il se précipita à la rencontre du Roi de la Frontière.

La Confession d'un Outlaw.

Buffalo Bill, lancé sur la piste de la bande dont il avait juré la perte, ne s'était pas arrêté à mi-chemin.

Lorsqu'il eut bien constaté que les outlaws s'étaient fixés à demeure dans la vallée du Colorado, il retourna à l'endroit où il avait laissé son cheval, en usant de grandes précautions, car il se pouvait qu'un bandit eût découvert la cachette de la bête.

— Bien lui en prit : un cavalier y arrivait en même temps que lui. Ce cavalier était masqué, et ce détail suffisait pour édifier le scout sur son compte.

Buffalo Bill épaula vivement son fusil ; mais le bandit l'avait vu et avait déjà l'œil au guidon de son arme.

Les deux détonations se confondirent, et l'outlaw vacilla sur sa selle. Il tenta de se redresser et d'éperonner sa monture ; celle-ci fit un bond qui le désarçonna. Aussitôt, le scout courut sur lui, le revolver au poing.

— Ne tirez plus, cria l'outlaw d'un accent pitoyable. Je suis blessé mortellement.

Le scout remit son revolver à sa ceinture, se pencha sur son ennemi renversé et lui ôta son masque.

C'était un homme d'une trentaine d'années, qui portait des moustaches, une impériale et une longue chevelure, et dont l'expression du visage n'était pas méchante.

Le scout l'aïda à prendre une meilleure position, puis il s'accroupit à ses côtés. Il faisait nuit, mais la lumière de la lune tombait sur la face du moribond.

— Je suis heureux de vous avoir manqué, balbutia celui-ci d'une voix faible comme un souffle. J'ai assez fait de mal dans ma vie !

— Qui êtes-vous ? demanda doucement Buffalo Bill.

— Un outlaw, le lieutenant du chef des Pieds-Fourchus.

— Je m'en doutais.

— Je m'appelle Alvin Wolf. Ne me jugez pas trop sévèrement. J'avais formé la résolution de m'amender. Je voulais même contrecarrer les plans de mon chef, qui compte capturer de nouveau une jeune

filles faite prisonnière naguère et remise en liberté contre rançon.

« C'est à cette jeune fille que je dois d'être un autre homme. Il y a deux jours, j'ai été chargé de la conduire à Dead Line, près de Last Chance. Le docteur Dick m'a remis la somme convenue en échange de la captive, et, hier soir, j'ai rejoint mon chef et lui ai donné cet or.

« Mais il s'est emparé d'un ami de cette jeune fille, d'un pauvre dément, et il veut le rançonner aussi. Puisque je ne puis plus le protéger, je vous confie tout, et, si vous consentez à vous occuper de lui, je mourrai content.

— Soulez donc votre conscience et ouvrez-moi votre cœur.

— J'ai commis bien des crimes... J'ai causé la perte d'un homme après avoir ruiné son bonheur.

« C'était un soldat de Fort Faraway nommé Wallace Weston. Elevés ensemble, pour ainsi dire, quoiqu'il fût plus âgé que moi, je me laissai gagner à la cause de ses ennemis, les frères Mayhew, qui, avec mon aide, lui jouèrent un tour abominable. Nous pillâmes la banque où nous étions tous employés, et Manton Mayhew ayant tué le gardien qui nous avait surpris, nous nous arrangeâmes de manière à faire planer les soupçons sur le sous-caissier, Wallace Weston. Il s'enfuit au moment où nous comptions le pendre pour le punir des crimes que nous avions commis. Alors Hugh Mayhew, qui aimait sa fiancée, fabriqua de fausses lettres pour faire croire à sa culpabilité. La jeune fille s'y laissa tromper et épousa Mayhew, qui, peu après, lui ôta la vie. Manton Mayhew jurait sans cesse que s'il rencontrait jamais Weston, il le tuerait comme un chien. J'ai donc lieu de supposer que c'est en tentant de mettre ses menaces à exécution qu'il périt sous les coups de son ennemi à Fort Faraway. Le pauvre Weston n'osa pas parler du passé, et il subit passivement son sort. Mais vous pouvez au moins lui restituer son honneur, car votre témoignage s'appuiera sur ma confession et sur des notes, rédigées soigneusement par moi et inscrites dans mon calepin, que je vais vous remettre.

— Je suis heureux d'avoir recueilli vos aveux. Mais laissez-moi vous interroger sur votre bande

— Faites.

— Combien comprend-elle d'outlaws ?

— Neuf, sans compter le chef.

— Votre principal refuge est situé dans le Grand Cañon ?

— Vous le savez, et c'est vrai.

— Et votre chef, où se cache-t-il ?

Le bandit ne répondit pas, secoué d'un spasme l'agonie. Buffalo Bill répéta sa question, et, se penchant sur le corps de l'homme, il recueillit quelques mots bégayés par ses lèvres tremblantes, qui peu après se fermèrent pour ne plus jamais s'ouvrir.

Démasqué.

Lorsque le Docteur Powell et le chercheur d'or furent rejoints par Buffalo Bill au campement abandonné, ils remarquèrent que le scout conduisait par la bride deux bêtes de bât, chargées, l'une d'une selle, l'autre d'un lourd ballot. L'éclaircur-médecin lui tendit la main en s'écriant :

— Eh ! Bill, quel butin as-tu là ?

— Ce n'est pas du butin que j'amène, Frank ; c'est le cadavre d'un outlaw, d'un des chefs de la bande tué par moi. Mais tu n'es pas seul, à ce que je vois ?

— Non, un ami m'accompagne, qui est aussi le tien, Cody, l'homme qui t'a secouru jadis. Quand je t'ai rencontré, il allait à Fort Faraway pour le voir. Il voulait te dire que la bande a établi ses quartiers dans le Grand Cañon du Colorado.

— J'en reviens ; je le sais. Mais comment allez-vous, pard Selton ? J'ai une heureuse nouvelle à vous apprendre.

« Votre fille est venue dans l'Ouest pour vous retrouver ; elle est en ce moment à Last Chance.

— Merci, Mr. Cody. Le Docteur Powell m'avait déjà appris tout cela. Mais... mais je serai franc avec vous, camarade ! Regardez-moi bien en face, et dites-moi si vous ne me reconnaissez pas ?

Buffalo Bill tint un instant l'homme sous son regard aigu et s'écria avec émoi :

— Par les dieux de la guerre, vous êtes Wallace Weston, ou son spectre !

— Spectre vivant et bien vivant, Monsieur. Je suis Wallace Weston en chair et en os, et je laisse

au Docteur Powell le soin de vous expliquer cette histoire.

Le scout prit la main du chercheur d'or et la secoua vigoureusement.

— Je remercie Dieu que vous ne soyez pas mort, Weston. Il est, d'ailleurs, inutile de me rien raconter, car Alvin Wolf, l'outlaw dont je rapporte le cadavre, m'a déjà tout appris dans sa confession.

— Lui ! s'écria Weston. Mon ancien ami, devenu mon ennemi mortel par un pacte odieux avec les Mayhew !

— Lui, dit gravement le scout. Il s'est repenti, et les preuves de son crime et de votre innocence sont fidèlement consignées dans un calepin que j'ai en ma possession. Nous sommes donc armés pour poursuivre votre réhabilitation, mon ami.

Le scout avait besoin de réparer ses forces. Quand ils eurent mangé et enterré le corps d'Alvin Wolf, la conversation reprit et se prolongea jusqu'au delà de minuit.

Au point du jour, Wallace Weston sauta en selle et partit au galop pour Last Chance. Il portait à l'adresse de Harding une lettre ainsi conçue :

« Fiez-vous aveuglément au porteur de la présente, Harding. Choisissez huit des plus francs lurons de la ville et embarquez-les dans votre diligence comme si leurs affaires les appelaient à Mollogon.

« Que personne autre ne vous accompagne.

« Prenez deux bons chevaux de selle comme bêtes de tête et cachez sept équipements de cavaliers à l'intérieur de la voiture. Je vous attends à Dead Line avec quatre chevaux frais qui vous suffiront amplement pour mener la diligence vide à Mollogon.

« C'est dire que vos minceurs resteront avec moi.

« N'oubliez pas de choisir les meilleurs, les plus sûrs garçons du pays, et surtout, qu'ils s'arment jusqu'aux dents !

« Votre

« Buffalo Bill. »

« Donne réponse au porteur. »

Wallace Weston marcha si rapidement qu'il arriva à destination le soir même. Aussitôt, il se mit en quête de Harding. Il lui donna la lettre, reçut sa réponse, eut un court entretien avec lui et, ayant changé de cheval, rebroussa chemin sans avoir attiré l'attention de personne.

La diligence devait partir pour Mollogon le jour suivant. Huit mineurs y prirent place. En arrivant à Dead Line, Harding fut reçu par Buffalo Bill, le docteur Powell et Wallace Weston. Les huit mineurs se joignirent à eux et se rendirent au campement de la cuvette.

Le lendemain, la petite troupe se mit en route pour le Grand Cañon. Elle atteignit la crête la nuit, laissa les chevaux derrière elle et opéra sa descente à la faveur des ténèbres. Wallace Weston guidait le détachement.

Vers minuit, le camp des outlaws fut assailli par surprise. Les revolvers craquèrent, des cris d'effroi et de douleur retentirent, mêlés de vifs enthousiastes, puis le silence régna. La victoire restait aux assaillants, qui avaient massacré tous leurs adversaires à l'exception de quatre personnes. Un mineur était tué, plusieurs blessés, mais légèrement, et le docteur Powell se chargea de leur donner les soins nécessaires. On retrouva Bernard Brandon dans le camp, toujours dans le même état de douce démence.

Wallace Weston pria alors Buffalo Bill et le docteur Powell de l'accompagner, et alla retrouver son ami Lucas Langley, qui, réveillé par les coups de feu, se doutait à moitié de la vérité.

Buffalo Bill ne voulut pas parler de l'existence des placers aux mineurs et donna l'ordre du départ pour Last Chance. Lucas Langley resta seul dans la vallée, où il devait attendre le retour de son compagnon.

Aux abords de Last Chance, Buffalo Bill laissa la troupe derrière lui, avec l'ordre de le rejoindre quelques heures plus tard. Il continua son chemin, accompagné seulement du docteur Powell et de Wallace Weston. Le scout, reconnu par les mineurs, fut chaleureusement accueilli, surtout par l'hôtelier Larry et par Harding, de retour à la ville lui aussi. Le docteur Dick manifesta aussi sa joie; s'avançant vers le scout la main tendue, il lui dit :

— Enchanté de vous revoir, Mr. Cody.

— Moi aussi, Docteur Dick, répondit gravement le célèbre éclaireur, d'autant que je suis venu à Last Chance pour arrêter Richard Mayhew, alias Dick, qui est aussi le chef masqué des Pieds-Fourchus... Rendez-vous !

En même temps le scout braquait son revolver sur son ancien ami.

Mais le Roi de l'Or, voyant que tout était perdu, et que la corde serait son lot s'il se laissait arrêter par Buffalo Bill, tira son arme de sa ceinture. Avant que son doigt fût posé sur la détente, le scout fit feu, et le dernier des Mayhew tomba raide mort à ses pieds, devant Céleste Selton, qui venait d'accourir.

Buffalo Bill se retourna aussitôt vers les mineurs, très surexcités, car le docteur Dick était leur héros, presque leur dieu. Il leur expliqua que la confession d'Alvin Wolf, le lieutenant de la bande des Pieds-Fourchus, lui avait fourni la preuve nécessaire pour démasquer le Roi de l'Or, dont l'hôtelier Larry, Harding et lui-même se méfiaient déjà depuis quelque temps.

Toute l'histoire fut reprise d'un bout à l'autre, et quand la troupe revint, avec ses quatre prisonniers, et chargée du butin fait sur les outlaws ; quand surtout on eut retrouvé dans le logement du prétendu docteur Dick le sac d'or représentant la rançon de Céleste Selton ainsi qu'une forte somme provenant du pillage de la diligence, la culpabilité du Roi de l'Or ne fit plus de doute pour personne, et un concert de malédictions s'éleva contre lui et ses partisans.

Un peu plus tard, comme Buffalo Bill, le docteur Powell, Wallace Weston et l'hôtelier Larry, rassemblés chez Céleste Selton, lui apprenaient, avec tous les ménagements nécessaires, la vérité sur son père, la fureur des mineurs se déclina subitement, et Harding se précipita dans la cabane pour dire au chef des scouts que la foule s'était emparée des quatre bandits captifs, et qu'elle les lynchait.

Le docteur Powell et Buffalo Bill se jetèrent dans la mêlée, mais tous leurs efforts ne réussirent pas à arracher les bandits à la justice sommaire de la population soulevée contre eux.

Le lendemain, le docteur Powell ayant déclaré qu'une opération chirurgicale pouvait rendre la raison à Bernard Brandon, Céleste le supplia de la tenter, et, à la joie de tous, elle fut couronnée de succès.

Le jeune homme reprit possession de ses facultés mentales presque instantanément. Dès qu'on l'eut mis au courant de ce qui était arrivé, il expliqua à son tour que l'homme vraiment coupable de l'exil et de la mort du vrai Andrew Selton n'était autre que l'avoué Edgar Stone, son ancien ami. C'est Stone qui avait retenu Selton au Far-West en lui envoyant de fausses lettres, dont l'une lui avait appris le prétendu décès de sa fille, tout cela dans le but odieux

d'épouser Céleste et d'accaparer ses biens, qui, depuis son départ, avaient décuplé de valeur. Bernard Brandon, étant l'associé en affaires de ce scélérat, avait fini par lire dans son jeu et s'était empressé d'avertir Céleste Selson. Edgar Stone s'était vu perdu et avait pris la fuite pour ne pas être emprisonné.

Alors, Bernard Brandon, pour racheter une faute dont il n'était pourtant pas coupable, s'était mis à la recherche de l'exilé, et Céleste l'avait rejoint au Far-West dans les circonstances que l'on sait.

Le jeune homme espérait que son dévouement lui vaudrait la main de la belle jeune fille; mais celle-ci se contenta de lui offrir une généreuse récompense pour ses services, et se plaça sous la protection de Wallace Weston.

Peu après, Wallace Weston et Céleste disaient adieu à leurs pards de Last Chance et, laissant Harding rejoindre Lucas Langley à la mine du Grand Ca-

ñon, retournaient ensemble dans l'Est. Là, l'ex-sergent déserteur raconta sa triste odyssée et se servit des témoignages écrits de Buffalo Bill, du docteur Powell et de feu Alvin Wolf pour établir irréfutablement son innocence aux yeux de la justice de son pays. L'affaire se termina heureusement par un procès en révision qui le réhabilita. Céleste Selson ne tarda pas longtemps à devenir, par union légitime, Mrs. Wallace Weston. Les deux nouveaux époux, pour leur voyage de nocé, vinrent à Fort Faraway, où les officiers et les anciens collègues du condamné à mort réhabilité leur ménageaient un enthousiaste accueil.

Wallace Weston céda ses intérêts dans les mines du Grand Cañon à Lucas Langley et à Harding, pour aller se fixer définitivement dans l'Est avec son adorable femme; mais ils n'oublièrent jamais Buffalo Bill et ses braves et dévoués compagnons.

— FIN. —

Le prochain fascicule (No. 75) contiendra:

Snake Eye, le Chef des Apaches.

MAGNIFIQUE PRIME!

Buffalo-Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés:

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs: brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume: 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de journaux, ou à la Maison A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.

AVIS AUX LECTEURS!

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo-Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de 1 fr. 25 l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent fascicule ou à la

Maison A. Eichler, 41, Rue Dauphine, Paris, 6^e.

Les Aventures de

Buffalo Bill

Seule édition originale autorisée par le Colonel W. F. Cody, dit **Buffalo Bill**.



Les fascicules déjà parus contiennent
les récits suivants:

- | | |
|---|---|
| <p>M 1. Le Héros du Far-West.
" 2. L'Allié inconnu.
" 3. A la Rencontre.
" 4. Sur la Piste de la „Terreur du Texas“.
" 5. Les Sentiers du Pays de la Mort.
" 6. L'Attaque du Courrier de la Prairie.
" 7. Les Gardiens du Trésor.
" 8. La Piste de la Vengeance.
" 9. La Flèche fantôme.
" 10. Les Pièges du Désert de la Mort.
" 11. Les Eclaireurs noirs.
" 12. Flair et Courage.
" 13. La Diligence perdue.
" 14. Le Roi de la Frontière.
" 15. Les Compagnons fidèles.
" 16. Une Mission secrète.
" 17. Dans le Ravin des Morts.
" 18. Les Liens qui tuent.
" 19. Le Coup de Maître d'un bon Tireur.
" 20. La Lutte mortelle.
" 21. Le Sauveur mystérieux.
" 22. Main Rouge.
" 23. Navarro, le Chef des Renégats.
" 24. Kenton King, le Bandit.
" 25. El Ramon, le Brigand du Rio-Grande.
" 26. Malo, le Bandit de la Frontière.
" 27. El Sol, le Linceur de la Prairie.
" 28. La Chercheuse d'or du Val de Perchido.
" 29. Le Spectre de la Prairie.</p> | <p>M 30. Bras-de-Fer, le Roi des Tigres.
" 31. Peau-de-Daim, le vieux Trappeur.
" 32. La Jolie Bess.
" 33. Mustang Madge, la Fille du 5^e Régim.
" 34. Serpent-Sauvage, l'Indien cheyenne.
" 35. William Frédérick, le Guide mystérieux.
" 36. Coffin Bill.
" 37. Le Rancho des Revenants.
" 38. Les Voleurs de Filles.
" 39. Les Déserteurs.
" 40. Les Loups de la Prairie.
" 41. Les Vautours de la Roche peinte.
" 42. Kent Kennard, le Ravisseur de Vierges.
" 43. Alfonso Montealegre, le Desperado.
" 44. Les Alliés rouges du Grand Eclaireur.
" 45. Les Terres maudites.
" 46. Le Secret du Chef sioux.
" 47. Masampa, la Reine indienne.
" 48. La Piste d'un Traître.
" 49. Harry, le vieux Squatter.
" 50. Frank Powell, le Castor Blanc.
" 51. A la poursuite de la Bande des Tigres.
" 52. Ben, ou l'Elève-Eclaireur.
" 53. Un Vœu de Vengeance.
" 54. Rip van Winkle, ou l'Ermite fou.
" 55. Le Clan du Bracelet d'Argent
" 56. Le Mystère du Val funèbre.
" 57. L'Eclaireur Médecin et le Messager
" 58. Un Voyage fatal. [muet].
" 59. Les Cavaliers rouges.
" 60. Carrol Dean, l'Chercheur d'or solitaire
" 61. La Chasse muette.
" 62. Le Capitaine Eagle.</p> |
|---|---|

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser
directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.
New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde A., Rosenstr. 107.